* Paed. Pr. *
4406

LA FAMILLE AFRICAINE

OU

L'ESCLAVE CONVERTIE

Imité de Glatz

TOURS
A.ᵉ MAME ET C.ⁱᵉ
EDITEURS

Glatz

8° Paed. Pr.

4406

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

approuvée

Par S. Ém Mgr le Cardinal Archevêque

DE TOURS.

BIBLIOTECA
REGIA
MONACENSIS

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

LA FAMILLE AFRICAINE

Où trouverai-je une aussi bonne maîtresse?...
J'aime mieux rester ici.

LA

FAMILLE AFRICAINE

OU

L'ESCLAVE CONVERTIE

Imité de Glatz

—

SEPTIÈME ÉDITION

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1858

4.m.28

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Bayerische
Staatsbibliothek
München

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

LA

FAMILLE AFRICAINE

CHAPITRE PREMIER

Ils l'ont enlevé !

Dans une des plus belles contrées de l'intérieur de l'Afrique vivait une petite famille de nègres, dont tous les membres se distinguaient autant par la bonté du cœur que par l'amour du travail. Le chef de cette famille

s'appelait Adar, et son épouse Cacika. Ces bonnes gens, auxquels la civilisation européenne était inconnue, menaient la vie la plus simple; leurs mœurs étaient sages et pures, et ils plaisaient à Dieu, qui juge les humains, non pas d'après leur culture extérieure, mais d'après la droiture et la bonté de leur cœur.

Adar et Cacika avaient deux enfants qui faisaient le bonheur de leur vie. Le fils s'appelait Thibor, et le nom de la fille était Minona. Les vertueux parents ne suivirent dans l'éducation de ces deux enfants que les sentiments de leur propre cœur; ils les habituèrent à faire le bien, à fuir le mal, et le fils et la fille leur devinrent semblables : ils furent bons et vertueux comme leurs parents chéris. Thibor avait huit ans de plus que sa sœur, et l'affection qu'il avait pour elle accrut encore toutes ses bonnes qualités; il aurait donné sa vie pour Minona. Lorsqu'elle était encore petite, il jouait souvent avec elle, et cherchait tous les moyens de lui rendre agréables

les jours de son enfance. Plus tard il lui apprit à tresser des nattes, des corbeilles, et à faire d'autres jolis ouvrages ; il partageait avec elle tous ses innocents plaisirs.

Aussi Minona était sensible aux bontés et à l'amitié de son frère, et elle l'aimait de toute son âme.

« Cacika, disait quelquefois Adar, regarde nos enfants : comme ils s'aiment, comme ils se plaisent à s'entr'aider, à rivaliser d'attentions et de prévenances l'un pour l'autre !

— Mon ami, répondit alors la bonne et modeste négresse, as-tu remarqué à qui ils ressemblent ?

— A toi, ma chère Cacika. Oh ! oui, c'est bien à toi qu'ils ressemblent, car ils ont sucé avec le lait maternel la douceur de ton âme ; chaque jour ils ont été les objets ou les témoins de ta sollicitude, de ton amour du travail, de l'amabilité de ton charmant caractère, et ils sont devenus bons et aimables comme toi.

— Ils ont vu la droiture de leur père, ré-

pliquait modestement la tendre Cacika, ils ont vu tes soins paternels, ton activité et ta bonté, et ils sont devenus sages et vertueux comme toi, mon Adar.

— Puissent-ils ne changer jamais! » c'était le vœu qui terminait ordinairement ces sortes d'entretiens. Quelquefois les enfants survenaient; l'air de satisfaction avec lequel leurs parents les accueillaient et les considéraient les rendait très-heureux, et ils se jetaient dans leurs bras pour jouir de leurs tendres caresses.

Souvent aussi la jeune Minona apportait à son père et à sa mère des fleurs qu'elle avait cueillies dans la forêt voisine; et ordinairement, en présentant son bouquet, elle chantait les paroles suivantes, gracieuses comme les sentiments qui les lui avaient inspirées :

Pour couronner deux fronts que je révère,
J'ai fait un choix des fleurs de la saison;
Acceptez-les, ô mon père et ma mère,
Car pour vous seuls j'en ai fait la moisson.

Mais j'attends de votre tendresse,
En échange de mon bouquet,
Un doux baiser, une tendre caresse,
Et mon cœur sera satisfait.

Le chant de l'aimable enfant était sans art et sans prétention, mais sa douce voix, partant du cœur, allait au cœur, et ses parents l'écoutaient toujours avec une délicieuse émotion.

Déjà Minona avait passé sa dixième année, lorsqu'un jour son frère, qui était devenu un beau garçon grand et robuste, lui proposa d'aller avec lui dans la forêt cueillir des fruits que Cacika aimait beaucoup. « Viens, lui dit-il; nous allons faire à notre maman une surprise agréable, nous lui apporterons ce soir son mets favori.

— Enfants ! leur cria Adar au moment où il les vit partir, n'allez pas vous hasarder trop avant dans la forêt, car vous risqueriez de rencontrer quelque parti des tribus ennemies qui nous menacent journellement et

qui sans cesse rodent dans ces bois. Thibor, mon fils, fais bien attention à ta sœur, et ne l'expose à aucun danger.

— Ne crains rien, mon père, répondit de loin le jeune homme, il ne lui arrivera pas de mal; je saurai veiller sur elle et la protéger, » et il disparut avec Minona.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'ils revinssent, et le père, inquiet, se disposait à les aller chercher : en ce moment, il vit accourir sa fille éplorée qui se tordait les mains et poussait des cris déchirants. « Oh! il est perdu; ils l'ont enlevé! cria-t-elle avec l'accent du désespoir, et elle tomba évanouie aux pieds de son père.

— Ma fille chérie, ma Minona, que t'est-il arrivé? demanda Adar d'une voix tremblante; où est ton frère?

— Mon frère!... il est perdu, perdu pour toujours! » répondit Minona en gémissant, et ces paroles firent frémir le père et la mère.

Cacika pleurait, Adar demeurait dans une

muette consternation, Minona poussait des gémissements et des sanglots.

Voici tout ce que les parents affligés purent enfin comprendre du récit douloureux de la jeune fille : Thibor, ayant voulu cette fois se procurer une plus abondante récolte de ces beaux fruits qu'il destinait à sa mère, s'était enfoncé dans le plus épais de la forêt, où il espérait en trouver davantage. Insensiblement le malheureux s'éloigna trop. Tout à coup six nègres d'une tribu ennemie se jetèrent sur lui, le terrassèrent, et voulurent le lier et l'emmener. Il se défendit vaillamment et blessa trois de ses agresseurs. Minona se jeta entre eux et son frère : ils la repoussèrent, ils chargèrent de liens l'infortuné Thibor, et l'entraînèrent malgré ses cris et sa résistance.

Adar ne tarda point à se remettre de sa première consternation : aussitôt il se hâta d'appeler et de réunir un certain nombre de ses amis, et courut avec eux vers la forêt, dans l'espoir de trouver la trace des

ravisseurs et de leur arracher leur proie.

Minona et sa mère, profondément affligées, attendirent son retour avec la plus vive inquiétude.

Mais Adar revint seul, il avait vainement parcouru la forêt dans toutes les directions et fouillé les plus sombres taillis; nulle part il n'avait pu découvrir la moindre trace de son fils; et quand il rentra dans sa case de bambous, il dit en pleurant à sa femme : « Cacika, Adar revient sans son fils! » et sa femme et sa fille recommencèrent à pleurer et à sangloter.

La douleur d'Adar ne fut pas moins profonde : il avait élevé avec tant de soin ce fils en qui il se voyait revivre! il avait espéré trouver en cet enfant chéri la consolation de ses vieux jours, et voilà qu'une destinée cruelle, en le lui ravissant, détruisait soudain toutes ses plus douces espérances.

Cependant Cacika et Minona sentirent encore plus douloureusement leur perte, car l'affection d'une sœur, et surtout celle d'une

mère, est ce qu'il y a au monde de plus tendre et de plus ardent. Il s'écoula bien du temps avant qu'on vît tarir leurs larmes. Tous les jours et toutes les nuits elles pleuraient et soupiraient en pensant au pauvre Thibor, et nuit et jour leurs ardentes prières imploraient pour Thibor la protection du Grand-Esprit.

Des mois entiers s'étaient écoulés sans apporter le moindre adoucissement à leur douleur. Souvent le soir, quand les travaux étaient finis, Minona, assise sous le bananier qui ombrageait la cabane, exprimait son affliction dans un chant mélancolique. Ce chant était triste et douloureux comme le souvenir de la perte de son frère. Ses parents alors l'écoutaient en versant des pleurs, et les habitants du petit village, groupés autour d'elle, partageaient son émotion et ne pouvaient retenir leurs larmes. Voici les plaintes que le chagrin inspirait à la pauvre Minona :

Je sens par le ma'heur mon courage abattu ;
Le frère que j'aimais, hélas ! je l'ai perdu.
De cruels ennemis une horde effrénée
Sous mes yeux ont ravi mon frère et mon amour !
Si le Ciel ne t'avait jamais donné le jour,
Je serais, cher Thibor, bien moins infortunée.
Je sens par le malheur mon courage abattu ;
Le frère que j'aimais, hélas ! je l'ai perdu.

Tu n'as pas vu, Thibor, mes cruelles alarmes
Lorsque les ravisseurs t'entraînaient loin de moi ;
Je croyais expirer de douleur et d'effroi :
Les monstres étaient sourds à mes cris, à mes larmes.
Je sens par mon malheur mon courage abattu ;
Le frère que j'aimais, hélas ! je l'ai perdu.

Mon frère bien-aimé, mon frère que j'adore !
Sans toi, que Minona va-t-elle devenir !
Pour elle avec Thibor il vaudrait mieux mourir
Que vivre sans espoir de le revoir encore.
Je sens par le malheur mon courage abattu ;
Le frère que j'aimais, hélas ! je l'ai perdu.

Cependant Adar ne cessait point de se livrer aux recherches les plus actives pour savoir ce qu'était devenu son fils ; mais tout fut inutile ; on ne put en découvrir aucune

trace. Dix lunes s'étaient déjà écoulées sans qu'on pût obtenir le moindre renseignement.

Vers ce temps, la contrée fut troublée par les Maures, race féroce et pillarde, dont les hordes venaient souvent désoler le pays, ravageant les plantations des nègres paisibles, enlevant les troupeaux et surtout les hommes; car ces brigands cruels et avides conduisaient leurs prisonniers sur la côte de la Guinée, où ils les vendaient aux Européens, qui les chargeaient de fers et les entassaient sans pitié sur des navires pour aller les vendre dans les marchés des colonies du Nouveau-Monde. Là, ces malheureux, séparés à jamais de leur famille et de leur patrie, étaient assujettis aux travaux les plus pénibles; ils étaient les esclaves des colons qui les avaient achetés. On les occupait aux travaux des plantations de cannes à sucre, de café, etc. Ils menaient la vie la plus dure, et leurs misères ne finissaient qu'avec leur existence : aussi ne cessaient-ils d'appeler de tous leurs vœux la mort, qui, d'après leur croyance, devait les

transporter dans une nouvelle patrie inaccessible aux blancs, leurs bourreaux.

Adar comprit bientôt que son fils avait été enlevé par les Maures, et la crainte de ne plus jamais le revoir augmenta son affliction. Mais le destin d'Adar et de sa famille devait changer entièrement; leur bonheur domestique allait être détruit, et la perte de leur fils n'était pas le seul malheur qui leur fût réservé.

CHAPITRE II.

La captivité.

Les Maures continuaient de troubler la tranquillité de leurs voisins. Chaque jour leurs incursions devenaient plus fréquentes et leurs ravages plus désolants. Toute la tribu d'Adar tremblait en pensant aux malheurs dont la menaçaient ces ennemis impitoyables. Une de leurs bandes, assez nombreuse, avait paru dans les environs, et avait signalé sa présence par le vol, l'incendie et l'enlève-

ment de plusieurs nègres qu'elle avait emmenés en esclavage.

Un jour, des cris d'effroi, remplissant le village, annoncèrent une nouvelle irruption des Maures. Chacun cherchait son salut dans la fuite. Adar se décida aussi à quitter sa cabane avec sa femme et sa fille pour se réfugier dans une autre contrée plus tranquille. Ils se jetèrent tous trois dans une des forêts environnantes, ils s'y enfoncèrent par un chemin obscur et presque impraticable, mais qui pour cette raison même leur paraissait plur sûr que tout autre.

Il y avait à peine une heure qu'ils marchaient accompagnés de plusieurs autres familles de nègres fugitifs, lorsque tout à coup ils se virent surpris et cernés par une multitude de Maures. La fuite devenait impossible. Se défendre contre un si grand nombre d'ennemis bien armés eût été téméraire et inutile; une vaine résistance n'aurait servi qu'à redoubler la férocité de leurs ennemis.

Les Maures se jetèrent sur ces pauvres fugitifs, les saisirent et les accablèrent de mauvais traitements. Minona tenait son père étroitement embrassé ; on l'arracha violemment de ses bras, et on ne lui permit pas de se rapprocher de lui. Plus tard, cependant, la douleur de cette jeune infortunée toucha le cœur des barbares au point qu'ils la traitèrent moins durement et qu'ils lui témoignèrent même quelques égards. Ce changement de conduite des Maures envers elle fit naître dans le cœur de la bonne Minona l'espoir d'être rendue à la liberté avec ses parents, ou du moins de n'être point séparée d'eux. L'idée seule de l'esclavage lui semblait horrible, mais le désir et l'espoir de partager leur sort et de les aider à supporter le poids de l'infortune étaient une grande consolation pour la bonne Minona.

Dès ce moment elle se montra donc douce et affable envers tous les Maures ; elle cherchait surtout à se rendre agréable aux yeux de leur chef, qui semblait considérer avec

plaisir la gentillesse de cette jeune fille si douce, si bonne et si innocente. Minona se figurait que peut-être elle pourrait, par ses manières insinuantes, obtenir de lui la liberté de ses parents et la sienne; mais cette flatteuse illusion ne tarda point à s'évanouir comme un beau rêve.

Il y avait déjà deux jours que les Maures erraient à travers les forêts avec leurs prisonniers, sans changer de conduite à l'égard d'Adar et de Cacika, qu'on traitait aussi durement que les autres captifs. Minona, désolée, demanda en grâce qu'on voulût bien la réunir à ses parents, qui se trouvaient sous l'escorte d'une autre horde. Ses larmes et ses supplications restèrent infructueuses.

La troisième nuit, la troupe campa dans une petite plaine entourée de bois. On alluma de grands feux pour écarter les bêtes féroces. Les captifs furent obligés de couper des arbres pour alimenter les feux et de les entretenir soigneusement. En cette occasion, Minona se montra très-active. Alors le chef de la horde

la fit amener devant lui : « Minona, lui dit-il, plusieurs fois déjà tu nous as réjouis par la douceur de tes chants. Allons, chante-nous encore de tes jolis airs, et j'aurai soin de toi; tu ne seras pas assujettie aux travaux des autres prisonniers.

— Je ne crains pas le travail, répondit Minona ; puisque mes parents travaillent, je puis travailler aussi; mais si vous ordonnez que je chante, je suis prête à vous obéir. »

Alors les Maures se rangèrent de manière à former un grand cercle autour de Minona et de leur chef, pour écouter la jeune fille. Minona baissa modestement les yeux, et chanta avec une expression touchante et gracieuse les stances suivantes :

De mon frère chéri j'ai pleuré le trépas !
J'ai vu tous mes parents arrachés de mes bras !
O pauvre Minona, pourquoi donc es-tu née ?
Quel malheur inouï poursuit ta destinée !

Je n'ai plus qu'un désir ! Ah ! guerrier généreux !
Cédez à ma prière, et rendez à mes vœux
Les parents dont l'amour embellit ma jeunesse,
Et dont le sort affreux me tourmente sans cesse !

Rendez-moi ces amis, qu'idolâtre mon cœur;
Rendez-les-moi !... pour prix d'une telle faveur.
Je vous dirai, seigneur, ma plus belle romance,
C'est tout ce que, pour vous, peut ma reconnaissance.

Souvent les sanglots interrompirent le chant de Minona, et les Maures eux-mêmes se sentirent attendris.

« Petite! lui dit leur chef, je vais accomplir tes désirs; je vais faire appeler tes parents et te permettre de rester toujours auprès d'eux : en revanche, j'espère que désormais tu nous chanteras des airs moins tristes.

— Oh! merci, mille fois merci! s'écria la jeune fille transportée de joie en se jetant aux pieds du chef pour embrasser ses genoux. Ah! que je vais être heureuse! en me rendant mes chers parents, vous me rendez plus que la vie. »

Pauvre Minona! à l'instant même où le chef allait donner l'ordre d'amener Adar et Cacika, il arriva un détachement de Maures poussant des cris d'alarme et annonçant

qu'une troupe considérable de nègres bien armés s'approchait rapidement dans l'intention manifeste de les attaquer.

Aussitôt tout le monde courut aux armes. Le jour commençait à poindre, et l'on apercevait au loin le corps de nègres, marchant en ordre de bataille. Bientôt un combat terrible s'engagea, une nuée de flèches sifflèrent autour de Minona tremblante; mais elle craignait bien moins pour sa propre vie que pour celle de ses parents. Elle voulut fuir pour aller les rejoindre; on l'en empêcha. Alors elle se mit à les appeler de toutes ses forces : « Mon père! ma mère! venez par ici, voici votre fille, voici Minona! » Mais ses cris furent étouffés par le bruit des combattants.

La horde des Maures qui occupait l'autre extrémité du camp, et où l'on retenait Adar et Cacika, semblait plier devant les nègres, et Minona, dans l'espoir d'une prochaine délivrance, ne put retenir un cri de joie. Les Maures qui l'entendirent en furent irrités; un de ses gardiens lui tira une flèche qui heu-

reusement passa à côté d'elle sans la toucher; un autre leva sur elle son javelot et la blessa grièvement à l'épaule. Minona tomba sans connaissance. Les Maures, la croyant morte, la traînèrent sous un arbre, et la quittèrent pour retourner au combat.

Cet engagement dura longtemps encore. Enfin, après deux heures d'une lutte acharnée, les Maures furent mis en déroute; les nègres, victorieux, les poursuivirent; la plaine resta déserte, et le silence de la mort succéda aux cris de guerre.

Minona, étendue sans connaissance au pied d'un arbre, y resta pendant plusieurs heures. Lorsque enfin elle reprit ses sens, sa blessure lui causait une violente douleur. Elle déchira une partie de ses vêtements pour la panser, puis elle essaya de se traîner plus loin.

La pauvre enfant était en liberté, mais elle ne pouvait en éprouver aucune joie. Seule et abandonnée du monde entier, à quoi lui servait la liberté? Loin de ses parents l'existence n'avait plus de charmes pour elle. Ce-

pendant l'espérance, cette divine consolation des infortunés, dont le doux flambeau dissipe les plus noirs chagrins, l'espérance ne tarda point à ranimer le cœur de Minona. Elle pensa que probablement ses parents avaient aussi eu le bonheur de s'échapper, et qu'ainsi elle pouvait encore espérer de les revoir et de retrouver la félicité auprès d'eux.

Dans cette douce persuasion, qui lui rendait un peu de force, elle se traîna vers le lieu où elle les avait vus disparaître; elle se mit à les appeler de toutes ses forces, mais l'écho seul répondait à ses cris. Enfin, après avoir employé vainement toute la journée à parcourir les bois environnants, elle tomba de lassitude au pied d'un buisson, où elle s'endormit d'un sommeil profond, mais inquiet et agité par des rêves sinistres.

Le lendemain, quand Minona s'éveilla, l'aurore commençait à poindre; et avec elle se leva une nouvelle journée de chagrins et d'infortunes pour la pauvre jeune fille. Mais n'anticipons point sur les événements.

CHAPITRE III.

La bonne Andala.

Minona ne savait quel chemin prendre pour sortir de la forêt. Plus elle marchait, plus elle s'égarait dans ses détours inconnus. Pressée par la faim, elle cueillit quelques fruits sauvages et les mangea de bon appétit. A midi, le soleil répandait une chaleur étouffante, et Minona fut obligée de se coucher

sous un arbre pour y trouver un peu de repos et de fraîcheur.

Fatiguée de sa marche et accablée encore plus par la chaleur du jour, elle s'était assoupie depuis quelques heures, lorsque des cris sauvages la réveillèrent en sursaut.

En ouvrant les yeux, elle vit, avec une surprise mêlée d'effroi, plusieurs Maures armés d'arcs et de zagaies, marchant droit vers elle.

Minona, effrayée, se leva précipitamment et voulut prendre la fuite, mais elle n'en eut pas le temps; l'un d'eux courut après elle, la saisit, et les Maures l'emmenèrent en poussant des cris triomphants.

L'infortunée jeune fille se vit de nouveau privée de sa liberté, et perdit les flatteuses espérances qui la lui avaient rendue précieuse. Elle eut beau se débattre et résister, il fallut suivre les Maures, qui l'entraînèrent de vive force.

De ce moment va commencer pour Minona une nouvelle existence, entremêlée d'amères infortunes et de quelques douces joies.

Les Maures entre les mains desquels la jeune fille était tombée cette fois, ne lui montrèrent ni la douceur ni les égards qu'avaient eus pour elle les premiers ravisseurs. Vainement essaya-t-elle auprès de ceux-ci les manières aimables qui lui avaient valu la bienveillance des autres; ses ennemis actuels n'avaient ni cœur ni sentiment, et les procédés les plus touchants restent sans effet sur des âmes grossières et abruties, tandis que les caractères bons et généreux sont toujours sensibles aux moindres prévenances.

La pauvre fille se trouvait donc bien malheureuse. L'avenir n'offrait que des images tristes à son âme abattue. Son frère Thibor, qu'elle aimait si tendrement, Adar et Cacika, ses parents si bons, étaient sans cesse présents à son esprit, et la pensée qu'elle ne devait plus revoir ces êtres si chers à son cœur la jetait dans un trouble inexprimable.

Durant plusieurs semaines les Maures continuèrent leurs courses, traînant toujours Minona avec eux; et souvent la pauvre fille,

ne pouvant supporter ces marches forcées, tombait épuisée de fatigue; alors ses sauvages conducteurs la battaient cruellement pour la faire relever et la contraindre à marcher encore. Enfin ils arrivèrent dans leur pays. Là, chacun voulut garder la jeune négresse pour lui, et une violente altercation s'éleva entre eux pour savoir à qui elle appartiendrait. On tira au sort ; le sort la donna au plus brutal de la bande, qui se nommait Abdul.

Abdul la mena dans la misérable case où il vivait avec ses enfants et sa sœur Andala. « Minona, lui dit-il alors, tu es mon esclave, et tu dois faire tout ce que ton maître te commande. Tu soigneras mes enfants, tu travailleras aux champs, tu iras nous chercher de l'eau et ramasser du bois, et je te châtierai rudement si tout cela n'est pas fait à ma fantaisie. »

Le brutal Abdul prononça ces derniers mots d'un ton si dur, que Minona trembla de tous ses membres et ne put retenir ses larmes.

Abdul s'en aperçut, et, lui donnant un rude coup de bambou sur l'épaule, il s'écria tout en colère : « Crois-tu donc, stupide esclave, que je vais te cajoler et te laisser sans rien faire? »

La sœur d'Abdul, Andala, réprimanda son frère sur cette brutalité; mais il répondit avec l'accent du courroux et de la menace qu'il était le maître chez lui et qu'il prétendait agir comme bon lui semblait. Une heure après, il quitta la cabane pour aller conter à ses voisins les détails de ses expéditions guerrières, et Minona resta seule avec Andala et les enfants.

« Mon frère est un homme un peu dur, dit Andala d'un ton plein d'intérêt à Minona.

— Oh! oui, répondit celle-ci; mais, toi, tu ne sembles que plus compatissante et plus douce. »

La sœur d'Abdul, flattée de la remarque de la jeune négresse, lui sourit avec bienveillance, et conçut dès ce moment une vive affection pour elle.

« Chère petite, lui dit-elle d'un air caressant, tout ce que je pourrai faire pour adoucir ton sort, je le ferai volontiers et de tout mon cœur : tu me parais une jeune fille aimable, bonne et sensible.

— O Andala, tu dois être la meilleure des femmes de ta tribu; ne m'abandonne pas dans mon infortune, sois pour moi une seconde mère, je t'en supplie.

— Petite flatteuse! que tes paroles sont douces et insinuantes! » reprit Andala tout émue, car les paroles de l'amitié étaient bien douces à son cœur.

« Hélas! mon enfant, reprit-elle, j'avais aussi une petite fille aimable et naïve comme toi : elle s'appelait Zandie. Hélas! elle aurait aujourd'hui dix ans; mais je l'ai perdue! ce serait pour toi une petite amie, une compagne charmante. »

Minona demanda si la petite Zandie était morte. Alors Andala se mit à pleurer, et raconta que l'année précédente son enfant chérie, s'étant écartée dans le bois voisin,

avait été enlevée par les sauvages. « Alors, ajouta-t-elle, Lador, mon époux, aussi bon que brave, partit aussitôt pour aller bien loin à la recherche de notre enfant, et depuis ce temps-là, je ne l'ai plus revu ! Sans doute il aura péri, ou il a été pris et emmené en esclavage dans les pays étrangers. Après ce double malheur, je me suis retirée ici dans la case de mon frère ! »

La sensible Minona mêla ses larmes à celles que ce récit arrachait à la bonne Andala. Rien ne lie deux cœurs plus promptement et d'une plus étroite amitié que la similitude des malheurs. Andala et Minona se sentirent bientôt l'une pour l'autre l'affection d'une mère et d'une fille. Minona raconta aussi son histoire à sa bonne maîtresse, et celle-ci prit la plus vive part aux maux et aux souffrances de la jeune et aimable négresse. « Nous voilà deux infortunées ensemble, lui dit-elle, nos malheurs sont semblables : espérons que nos chagrins auront un terme. Que sait-on ? peut-être un jour serons-nous

encore heureuses! peut-être retrouveras-tu tes parents, ton frère! Et moi, si mon époux et ma fille m'étaient jamais rendus, oh! alors quel bonheur! je crois que j'en mourrais de joie! »

Après cet entretien, Andala servit à Minona un plat de maïs bouilli dans du lait, puis elle se mit à tresser des nattes en chantant d'une voix mélodieuse :

Dans ma cabane hospitalière,
Vient d'arriver une jeune étrangère,
Négresse aimable et pleine de douceur.
Elle a tari la coupe du malheur!
Le destin lui ravit son frère;
Elle a perdu les auteurs de ses jours.
Pauvre orpheline! à son secours
Je viens comme une tendre mère!
Hélas! dans mon cœur éperdu,
Elle remplacera l'enfant que j'ai perdu.

O vous qui souhaiteriez que toutes les peines, toutes les afflictions fussent bannies de la terre, combien peu vous connaissez le cœur humain! Ses plus sublimes sentiments naissent souvent du sein même des peines et

des souffrances. Les jours les plus précieux pour notre perfection sont les jours de l'adversité et des profonds chagrins. Acceptons donc nos peines comme un présent du Ciel, et levons des regards de résignation et de reconnaissance vers le Seigneur, dont la suprême sagesse se plaît souvent à nous appeler à lui par une route semée d'épines.

Combien de pieux sentiments ne se seraient jamais développés dans le cœur de la jeune Minona, si elle avait été constamment heureuse et tranquille dans sa cabane! Les infortunes qu'elle avait subies formèrent son âme, et la conduisirent vers Dieu en l'amenant dans le sein de la religion chrétienne catholique, qui est la seule véritable.

Coutinuons notre récit. Sa maîtresse Andala ne cessait de lui témoigner la plus tendre bienveillance, et la traitait comme sa propre enfant; Minona, de son côté, s'attachait à elle avec toute la reconnaissance de la plus tendre des filles, et le lien qui les unissait l'une à l'autre se resserrait de jour

en jour. Le méchant Abdul le remarqua avec dépit, au lieu de s'en féliciter. Sa brutalité naturelle ne lui laissait voir dans Minona que son esclave, et non la jeune fille bonne, douce et intéressante par son caractère et par ses infortunes. Il fit à sa sœur les reproches les plus durs de ce qu'elle traitait Minona avec tant de bonté. « Ne sont-ils pas des nègres, lui disait-il, ceux qui ont enlevé ton mari et ton enfant? Tout ce qui tient à cette race maudite ne devrait-il pas t'être odieux? »

Mais Andala avait des sentiments plus nobles; elle ne voyait dans Minona qu'une jeune fille aimable et malheureuse, et elle continua, malgré les reproches de son frère, à rendre la position de Minona aussi agréable qu'il lui fut possible. « Hélas! se disait-elle quelquefois, ma petite Zandie est peut-être aussi captive et réduite à l'esclavage; puisse-t-elle être traitée avec humanité, et trouver chez ses maîtres un cœur compatissant pour elle, comme le mien l'est pour Minona! »

Quoique la jeune négresse s'acquittât avec

zèle et fidélité des fonctions dont elle était chargée, Abdul punissait cruellement ses fautes les plus légères, et se montrait encore de mauvaise humeur lors même qu'elle avait bien rempli la tâche qu'il lui avait imposée. Cela était bien pénible pour la bonne jeune fille. Dans de pareils moments elle se serait jetée volontiers dans les bras de sa maîtresse et aurait cherché auprès d'elle des consolations; mais elle ne l'osait en présence de cet homme injuste et brutal. C'était seulement après le départ de son maître qu'elle courait se réfugier dans le sein d'Andala, en pleurant amèrement, et en se plaignant des injustices qu'elle avait à supporter de la part d'Abdul. Il y a dans les épanchements d'une tendre intimité un baume qui adoucit la douleur, et Minona trouvait ce soulagement dans le cœur d'Andala. Cette tendre et fidèle amie pleurait avec elle et lui prodiguait de si touchantes consolations et de si tendres encouragements, que Minona oubliait bientôt tous ses chagrins.

Quand le Ciel, formant notre âme,
Y souffla les passions,
Noble et dangereuse flamme,
Levain de nos actions ;
S'apercevant que la dose
Trop forte était de moitié,
Dans son œuvre, à peine éclose,
Il fit germer l'amitié.

Accourez, âmes blessées,
Vers un baume souverain ;
L'amitié, de nos pensées
En miel change le venin ;
Que le sort nous persécute
Sans justice ni pitié,
Faudra-t-il qu'on se rebute,
S'il nous reste l'amitié ?

Amitié, présent sublime
Où s'est peint le Créateur,
Que ton feu toujours m'anime,
Sois l'idole de mon cœur.
Gloire, éclatante folie,
Fortune, objet de pitié,
Heureux quand on vous oublie
Dans le sein de l'amitié !

Les enfants du méchant Abdul aimaient aussi Minona de tout leur cœur, et celle-ci se

prêtait avec joie à leurs caresses innocentes. Elle se mêlait à leurs jeux, leur aidait à cueillir des fleurs, leur montrait à faire des guirlandes, et cherchait pour eux les plus beaux fruits de la vallée. Aussi ces jeunes enfants ne se sentaient jamais plus heureux qu'auprès d'elle. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils couraient au-devant d'elle, lui rendaient compte de leurs plaisirs, lui confiaient leurs plaintes, la prenaient pour arbitre de leurs petites discussions, et finissaient dans ses bras leurs querelles enfantines; ils partageaient aussi sa tristesse lorsque Abdul l'avait battue, ou que des souvenirs douloureux faisaient couler ses pleurs.

Ainsi vécut Minona pendant toute une année, au milieu des souffrances, mais goûtant néanmoins bien des consolations et d'innocents plaisirs.

CHAPITRE IV.

La séparation.

Un jour, Minona s'était rendue à la forêt pour y ramasser du bois et cueillir des fruits. Elle errait seule, triste et pensive, dans ce taillis sombre et silencieux. Son âme se trouvait, ce jour-là, plus douloureusement affectée que de coutume en pensant à sa patrie, à ses parents et à son frère. Jamais

son cœur n'avait été accablé de tant de tristesse. Elle s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer. Enfin la pensée que la bonne Andala n'avait point cessé et ne cesserait pas de lui témoigner une tendresse vraiment maternelle, et aussi l'espoir et même le secret pressentiment qu'un jour elle aurait le bonheur de revoir sa famille, versèrent quelque peu de consolation dans son âme affligée.

Quand elle revint à la cabane, les enfants de son maître accoururent à sa rencontre, mais on ne remarquait sur leur visage ni leur gaieté habituelle, ni cette joie qu'ils avaient toujours montrée en voyant revenir leur chère Minona. Chacun des enfants avait des fleurs à la main. Ils entourèrent leur jeune amie, se pressèrent autour d'elle, et l'embrassèrent avec des sanglots étouffés.

« Qu'avez-vous, chers enfants? leur dit la jeune fille; vous me paraissez tout tristes aujourd'hui!... Que vous est-il arrivé? Oh! contez-moi bien vite vos peines. »

Cependant les enfants continuaient à pleurer sans rien dire. « Donnons nos fleurs à notre chère Minona, dit à la fin la petite Killy à ses frères... O bonne amie! chère Minona : voici peut-être les dernières fleurs que nous aurons cueillies pour toi.

— Les dernières!... s'écria Minona stupéfaite ; les dernières !... et pourquoi donc?

— Hélas! dit en sanglotant la petite Killy, c'est que tu n'as pas longtemps à rester avec nous;... et pourtant tu nous es si chère! nous t'aimons tous comme si tu étais notre sœur. Qu'allons-nous devenir sans toi? O chère Minona, nous t'en prions, ne nous quitte pas ! »

Minona ne revenait pas de son étonnement; un sinistre pressentiment s'empara d'elle et la fit frémir. Elle allait questionner les enfants, lorsque la voix rauque d'Abdul les appela, et les enfants, qui craignaient leur père, coururent à la cabane. Minona arriva après eux à la demeure de son maître; la bonne Andala la regardait d'un air affligé,

mais sans oser lui dire un mot, car le méchant Abdul était présent.

« Esclave, lui dit celui-ci d'un ton dur, tiens-toi prête à partir, je ne veux plus de toi ici. Réjouis-toi, ajouta-t-il avec un sourire moqueur vraiment satanique, tu feras un long voyage, tu verras de belles contrées, et sans doute au pays des blancs tu te plairas mieux que chez nous. »

Minona fut atterrée de cette nouvelle. « Ah! maître! dit-elle, ton esclave désolée t'en supplie, daigne me laisser auprès de tes enfants et de ta bonne sœur! ordonne-moi, si tu veux, des travaux plus pénibles que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent; je m'en acquitterai votre zèle. Mais je te supplie de ne pas me livrer aux blancs! car ils me font peur!

— Frère, dit Andala à son tour, quels sont tes desseins sur la pauvre Minona? O mon frère, ne sois pas si cruel. Laisse-la demeurer auprès de nous. Tes enfants l'aiment tant! moi, je l'aime aussi. Minona est si laborieuse, si aimable et si bonne! Oh!

laisse-la demeurer auprès de nous; accorde-nous cette faveur par amour pour tes enfants, par amour pour ta sœur!

— Laisse-la auprès de nous, laisse-nous notre chère Minona! » s'écrièrent les enfants, unissant leurs instances à celles de leur tante, et regardant leur père avec des yeux suppliants et baignés de larmes. Mais ce fut en vain; le Maure secoua la tête et les repoussa avec colère. « Ne me parlez pas en faveur de cette misérable négresse. Ce sont des nègres qui ont enlevé Lador et Zandie; ainsi point de grâce ni de piété pour cette race, que je déteste. J'ai résolu d'envoyer cette esclave à la côte pour être vendue aux blancs; mon parti est pris, et rien au monde ne saurait changer ma résolution. »

Minona était désespérée. La pauvre fille avait conçu dès son enfance une crainte excessive des blancs, et la pensée d'être conduite dans leurs pays, dont elle avait entendu raconter des choses épouvantables, la faisait frémir. D'ailleurs, en l'envoyant hors de

l'Afrique, on lui ôtait tout espoir de retrouver jamais sa famille; et puis se séparer de la bonne Andala et des aimables enfants de son cruel maître, auxquels elle s'était déjà si attachée, c'était pour elle une douleur inexprimable.

Force lui fut cependant de se résigner à son sort. Peu de jours après, un transport d'esclaves enchaînés passa dans le voisinage, et Abdul vendit Minona à leur conducteur.

Le départ de la jeune négresse fut un jour d'affreuse tristesse; elle ne pouvait s'arracher des bras de sa bonne maîtresse, les enfants se cramponnaient à ses vêtements, et on eut bien de la peine à leur faire lâcher prise. Ils la suivirent longtemps des yeux; quand ils l'eurent perdue de vue, leurs cris et leurs lamentations recommencèrent, et ils s'écrièrent : « O Minona, notre bonne amie! te voilà donc partie, partie pour toujours.... Hélas! nous ne te reverrons plus! » Rien ne pouvait consoler ces pauvres enfants; tout ce

jour et bien des jours encore, ils ne cessèrent de pleurer leur bonne et chère Minona.

Certes il est bien des peines et des chagrins dans cette vie, mais la plus cruelle de toutes les peines est de se voir séparé des personnes que nous chérissons et dont nous sommes chéris. Heureux encore ceux pour qui, au moment des adieux, coulent des larmes d'un vif regret! Ces larmes sont pour eux une preuve d'estime et d'amour. Elles leur montrent qu'ils sont dignes d'être aimés.

Jeunes lecteurs, tâchez, par votre caractère et par vos vertus, de gagner l'affection des personnes qui vous connaissent, afin que, si un jour la destinée vous en sépare, leurs larmes et leurs regrets fassent connaître combien vous avez su mériter l'affection de vos semblables.

CHAPITRE V.

Une caravane africaine.

Le convoi des nègres esclaves auquel Minona se trouvait réunie marcha pendant près d'un mois à travers des déserts immenses, sur un sol rocailleux ou sur un sable brûlant. Tous les esclaves étaient attachés deux à deux, et on leur faisait porter sur la tête des fardeaux assez considérables. Les conduc-

teurs les forçaient impitoyablement d'avancer sans cesse par la plus ardente chaleur du jour, et quand l'un d'eux, épuisé de fatigue et accablé par les rayons brûlants du soleil, tombait par terre, incapable d'aller plus loin, on le frappait sans miséricorde à coups de fouet jusqu'à ce qu'il se remît en route. Beaucoup de ces malheureux, ne pouvant résister à de si cruels tourments, périrent misérablement pendant la route, et quand ils étaient réduits à l'impossibilité de marcher, leurs maîtres barbares les égorgeaient et abandonnaient leurs cadavres dans le désert. Pendant la nuit, on leur accordait quelques heures de repos, mais leurs souffrances n'étaient pas sensiblement diminuées pendant ce temps; la crainte où les conducteurs de la caravane étaient sans cesse de voir leurs nègres se révolter ou s'évader était telle, qu'ils prenaient les précautions les plus multipliées pour les mettre dans l'impossibilité de faire aucune tentative de ce genre. Aux fers qu'ils avaient à traîner pen-

dant le jour on joignait de nouveaux liens; quelques-uns étaient couchés sur le dos, les bras attachés en croix, les autres étaient obligés de passer une de leurs jambes dans des entailles pratiquées à une grosse pièce de bois, à laquelle on les assujettissait par des bandes de fer. Leur nourriture se composait d'une mauvaise bouillie de riz, de quelques ignames et de grains de maïs. Souvent ils manquaient d'eau, et quand ils trouvaient une source, c'était pour eux un malheur nouveau plutôt qu'un soulagement, car on les chargeait d'une abondante provision d'eau pour les jours suivants.

Minona souffrait une partie de ces maux; cependant son jeune âge et sa faiblesse lui valurent quelques adoucissements sans lesquels elle n'aurait pu résister à un voyage si pénible. Les conducteurs, ne redoutant de sa part ni rébellion, ni évasion, ne la chargèrent d'aucun lien, et ne lui firent porter aucun fardeau. Ils montraient même pour elle certains égards dus à l'espoir qu'ils

avaient de la vendre fort cher plutôt qu'à la compassion : ainsi souvent, quand ses pieds meurtris et fatigués ne pouvaient plus la porter, ils la faisaient monter sur un des ânes qui suivaient la caravane, et qui servaient de temps en temps de monture aux marchands d'esclaves.

Le triste convoi s'avançait ainsi lentement vers la Guinée ; mais de nouveaux événements devaient lui faire changer de destination, et la Providence, qui fait servir à ses desseins secrets tous les événements que les hommes grossiers attribuent au hasard, voulait faire subir à Minona d'autres épreuves, pour la conduire à l'existence nouvelle qu'elle lui préparait.

Une nuit, comme on traversait une forêt, le repas du soir avait eu lieu comme à l'ordinaire, et les voyageurs fatigués s'étaient étendus par terre pour prendre quelque repos. On avait fait halte dans une clairière ; les esclaves, attachés les uns auprès des autres, ne faisaient pas entendre le moindre

bruit; leurs conducteurs eux-mêmes se reposaient sous de petites tentes dressées à la hâte, tandis que quelques-uns d'entre eux, appuyés contre des arbres, veillaient à la sûreté du camp et entretenaient les feux qu'on avait allumés pour éloigner les animaux féroces, si nombreux dans ces contrées. Tout à coup la forêt entière retentit de cris furieux et d'horribles vociférations; une grêle de flèches lancées par des ennemis invisibles, et mêlées de quelques coups de feu, tomba sur les marchands d'esclaves, et une bande nombreuse de nègres, profitant du moment de confusion causé par une attaque si subite, s'élancèrent armés de lances, de zagaies et de coutelas. En quelques instants ils eurent tué ou désarmé les conducteurs du convoi, qui se virent à leur tour couverts de chaînes et exposés aux violences qu'ils avaient si cruellement prodiguées aux malheureux qu'ils poussaient devant eux comme un vil troupeau.

Les esclaves restèrent spectateurs impas-

sibles et presque indifférents de ce combat. Les chaînes qui les retenaient les empêchaient d'y prendre aucune part; mais, lors même qu'ils l'auraient pu, ils comprenaient bien qu'ils n'avaient aucun intérêt à se mêler dans une querelle dont ils devaient être le prix. Quel que fût le vainqueur, leur sort restait le même : en effet, ces nègres n'étaient pas des libérateurs qui venaient rompre leurs fers, mais bien de nouveaux maîtres que la cupidité portait à s'emparer du convoi pour vendre les esclaves à leur profit.

Les nouveaux maîtres des esclaves étaient d'une tribu de nègres qui habitait les bords de la rivière de Boni, où viennent aborder un grand nombre de bâtiments européens qui se livrent à la traite des nègres. Ordinairement ces peuplades vendent les ennemis qu'ils ont faits prisonniers à la guerre, ou les nègres de l'intérieur qu'ils ont enlevés violemment et sans motifs. L'expédition qui venait de s'emparer du convoi était commandée par le roi de cette tribu, nommé

Zaounda, célèbre dans les environs de son domaine par sa bravoure et sa cruauté. Il s'était mis en campagne pour se pourvoir d'esclaves, parce que l'époque était arrivée où les bâtiments négriers avaient coutume d'arriver à la côte. Il avait l'intention de surprendre quelque village isolé, de l'entourer pendant la nuit, de le piller, et d'entraîner tous les habitants en esclavage. Ses éclaireurs, ayant rencontré la caravane d'esclaves où se trouvait Minona, étaient allés l'en avertir. et depuis plusieurs jours il la suivait de loin et sans se laisser apercevoir, épiant avec la patience et la sagacité qui distinguent les sauvages le moment de s'en emparer avec le moins de danger.

Au point du jour, les nègres de Zaounda formèrent le convoi dans un nouvel ordre: ils firent marcher en tête les anciens maîtres des esclaves devenus leurs compagnons d'infortune; et, changeant la direction de la marche, ils se mirent en route à travers d'épaisses forêts. Au bout de quelques jours,

on atteignit les bords de la rivière de Boni; les nègres retrouvèrent un assez grand nombre de petits canots d'écorce qu'ils avaient cachés sur le rivage; ils les remirent à flot, et ayant fait coucher au fond les esclaves enchaînés, ils descendirent rapidement, en suivant le cours du fleuve.

Minona n'avait pas tardé à se faire remarquer au milieu de ses compagnons par sa jeunesse et l'expression de candeur qui régnait sur toute sa personne. Le chef lui-même, sensible à sa grâce enfantine, malgré sa cruauté ordinaire, lui avait donné, pour marque de sa faveur, un beau collier de perles bleues, et avait déclaré qu'il la garderait dans sa case pour servir sa femme.

Quand la petite flotte arriva au village où régnait Zaounda, elle fut reçue avec de grands témoignages d'allégresse; les femmes et les enfants, restés seuls avec les vieillards, sortirent de leurs huttes en poussant des cris de joie et en formant des danses bizarres. Les esclaves furent renfermés dans une es-

pèce de parc formé de gros pieux plantés en terre et très-rapprochés les uns des autres, où ils étaient surveillés par de nombreuses sentinelles armées de lances et de zagaies. On prit alors quelques soins de leur bien-être, et l'on s'efforça de faire disparaître les traces de la fatigue et du voyage : quelques pagnes leur furent donnés pour se couvrir, et on leur fournit une nourriture plus abondante. Hélas ! ces soins ne prenaient pas leur source dans des sentiments d'humanité, mais dans des vues d'avarice et de spéculation. Les nègres voulaient donner à leur marchandise humaine une bonne apparence, dans l'espoir d'en retirer un prix plus avantageux.

CHAPITRE VI.

Les nègres de la côte.

La peuplade où Minona se trouvait maintenant jetée appartenait à la nation des Kallabaris; elle ressemblait du reste à toutes celles que l'on trouve en si grand nombre dans la Nigritie, la Sénégambie et la Guinée. La nature du sol perpétue chez toutes ces nations l'indolente légèreté, l'insouciance

puérile qui semblent innées au nègre. Quinze à vingt jours de travail par an lui suffisent pour assurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames et de manioc, nécessaire à son repas frugal. Le goût peu délicat du nègre ne le laisse jamais sans ressource : la chair d'éléphant ne repousse pas son robuste appétit ; il aime les œufs de crocodile et même sa chair musquée ; les singes servent généralement à sa nourriture ; il ne dédaigne ni les animaux morts ni les poissons gâtés, et un rôti de chien figure aux grands festins comme un mets exquis. La préparation des bouillies épaisses, succulentes et fortement assaisonnées qui composent sa cuisine, n'exige que peu de soins : un art facile lui donne du vin de palmier ou de bananier, et la bière de millet, qui forment sa boisson ordinaire. Le soin de s'habiller ne tourmente pas davantage ces peuples. Le coton vient sans culture à leurs pieds; les femmes en tirent la quantité d'étoffe nécessaire pour la famille, et les teignent dans le suc de l'indigo, pro-

duction également indigène. La cabane du nègre ne lui coûte guère plus de travail; quelques troncs d'arbres à peine dégrossis, quelques branches dépouillées de leur écorce, un peu de paille et quelques feuilles de palmier, voilà ces matériaux; les réunir en forme de ruche, voilà son art.

Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables; le palais des princes ne se distingue que par le grand nombre de cases qui le composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses; les riches étalent quelques armes à feu, quelques échantillons du luxe européen mêlés aux ustensiles grossiers du sauvage. Les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes, de mâchoires humaines, ont de la vaisselle et des tapis de fabrique européenne; mais ces monarques, dont la pompe distinctive consiste à marcher en pantoufles à l'ombre d'un parasol, ont quelquefois pour trône un morceau d'or massif.

A ces traits de simplicité, à cette indolence

naturelle, se trouvent réunies des dispositions instinctives à la férocité; beaucoup de ces tribus sont anthropophages, toutes sont sans pitié pour leurs ennemis. Ces vices naturels ont été singulièrement développés par le contact des Européens, dont les funestes présents leur ont fait contracter la passion des liqueurs fortes et de l'eau-de-vie. Pour s'enivrer, ils déclarent la guerre à leurs voisins, ils se volent leurs enfants; ils vendent quelquefois leurs propres fils; ils mangent moins souvent leurs prisonniers, mais ils les échangent contre quelques gouttes de cette liqueur perfide, qui souvent les font passer eux-mêmes de l'ivresse à l'esclavage.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre devient son fétiche, son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arrête de poisson, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouidah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce et de l'agri-

culture. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres; chaque nouveau roi vient lui apporter de riches offrandes. Dans le Benin, un lézard est l'objet du culte public; au Dahomé, c'est un léopard. Il y a une sorte de serpent pour lequel les nègres de toute la côte ont un grand respect, et que les voyageurs ont nommé pour cette raison le *Serpent fétiche*. Cette espèce a la tête grosse et ronde, les yeux bleus et fort ouverts, la langue courte et pointue comme un dard, les mouvements d'une grande lenteur, excepté lorsqu'elle attaque un serpent venimeux; elle a la queue petite et pointue, la peau fort belle; le fond de sa couleur est un blanc sale, avec un mélange agréable de raies et de taches jaunes, bleues et brunes. Ces serpents sont d'une douceur surprenante: on peut marcher sur eux sans crainte; ils se retirent sans aucune marque de colère. Leur unique antipathie est contre les serpents venimeux, dont la morsure est dangereuse; ils les attaquent dans quelque lieu qu'ils les ren-

contrent, et semblent prendre plaisir à délivrer les hommes de leur poison. Ce n'est donc pas sans quelque raison que les nègres professent un grand respect et même un culte pour ces utiles animaux. Ces serpents sont ordinairement longs de six à sept pieds et de la grosseur de la cuisse d'un homme; ils sont extrêmement familiers et pénètrent jusque dans les coins les plus retirés des maisons; on peut, sans le moindre danger, les manier, jouer avec eux et les transporter d'un endroit dans l'autre. Si, par hasard, étant poussés à bout, ils se servent de leurs dents pour mordre, la blessure est toujours sans danger. Les nègres sont convaincus que le premier père de cette race est encore vivant, et qu'il est d'une prodigieuse grosseur.

C'est un crime capital à leurs yeux de nuire à leurs serpents fétiches ou de les outrager volontairement. Au contraire, les nègres les voient toujours s'approcher d'eux avec plaisir; quand un serpent de cette espèce entre dans une case, on regarde cette

visite comme d'un bon augure ; on s'empresse de lui préparer un nid et de le nourrir avec du lait. Cette superstition causa autrefois un événement fort tragique. Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir dans le royaume de Juida, un capitaine de leur nation ayant débarqué des marchandises sur le rivage, ses gens trouvèrent, pendant la nuit, un serpent fétiche qu'ils tuèrent, et qu'ils jetèrent devant leur porte, sans se douter du danger auquel ils s'exposaient. Le lendemain, quelques nègres, qui reconnurent le sacrilége, et qui apprirent quels en étaient les auteurs par la confession même des Anglais, ne tardèrent pas à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitants du canton se rassemblèrent ; ils fondirent sur le comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu l'édifice et les marchandises.

Il n'est pas sans danger, même pour les animaux, d'attaquer les serpents fétiches : un voyageur rapporte qu'un porc ayant dé-

voré un de ces serpents, toute sa race fut condamnée à la mort; des nègres armés couraient de tous côtés pour immoler les porcs à leur fureur superstitieuse; et l'espèce eût été entièrement détruite, si le roi n'avait donné contre-ordre quand la première colère du peuple eut été apaisée.

La puissance des rois est sans limites, et tient lieu de tout autre code; ils font à leur gré la guerre ou la paix, et sont maîtres de la vie et des biens de leurs sujets. Mais l'autorité de chacun de ces petits rois s'accroissant en raison de la quantité d'or et du nombre d'esclaves qu'ils possèdent, ils cherchent à l'envi à s'enrichir, en dévastant les villages de leurs rivaux. De là ces éternelles petites guerres qui désolent presque toutes les contrées nègres, et qui n'ont pour but que l'enlèvement de quelques malheureux qu'on vend aux Européens. Quelques lois ou coutumes, conservées de mémoire, sont destinées à réprimer les désordres; mais leur exécution est précaire, et les chefs absolus

en abusent cruellement pour avoir beaucoup d'esclaves à vendre. Un particulier même qui croit avoir à se plaindre d'un compatriote, se fait souvent justice, en faisant enlever et en vendant comme esclave celui dont il est l'ennemi. Ainsi c'est entre les individus, comme entre les tribus, une guerre continuelle, dont le but et le résultat sont toujours la vente du vaincu.

CHAPITRE VII.

La vente des esclaves.

Autrefois, lorsque le trafic des nègres était licite et toléré comme tout autre commerce, il s'était formé des marchés célèbres et des foires régulières où avaient lieu les principales transactions entre les marchands européens et les nations africaines. Chaque nation de l'Europe avait d'ailleurs sur quelque point

de la côte des établissements ou comptoirs protégés par de petits forts, où l'on gardait les esclaves vendus, jusqu'à ce que les vaisseaux vinssent prendre leur charge pour l'emporter aux colonies d'Amérique. Aujourd'hui les peuples civilisés ont rougi de ce commerce inhumain, et les gouvernements de l'Europe l'ont défendu sous des peines sévères.

Les navigateurs que l'appât du gain entraîne encore à la traite des nègres sont donc obligés de s'y livrer en cachette, et de prendre les plus grandes précautions pour se soustraire à la surveillance des vaisseaux de guerre qui croisent sans cesse devant les côtes pour saisir les bâtiments et leur cargaison humaine. Les négriers arrivent furtivement sur un point de la côte, et tâchent de se dérober à la vue des croisières. S'ils sont visités à la côte, ils ont soin de faire disparaître tout ce qui pourrait les compromettre et de mettre en évidence les objets dont ils sont censés trafiquer. Cependant ils préparent leur

véritable chargement, ils achètent des esclaves, et les tiennent provisoirement renfermés dans une grande cabane construite près du rivage. Quand leurs achats sont terminés, ils choisissent ordinairement un mauvais temps qui retient les croiseurs en pleine mer pour faire monter promptement tous leurs nègres à bord ; ils les entassent les uns sur les autres, et mettent à la voile, se confiant à la rapidité de leur course et à leur adresse pour éviter les bâtiments de guerre. Quand ils sont surpris, il n'est pas rare qu'ils aient recours aux résolutions les plus déplorables pour éviter le châtiment rigoureux dont la loi les menace. On en a vu qui, désespérant d'échapper à la poursuite des croiseurs, jetaient tous leurs nègres à la mer pendant la nuit, avec des boulets aux pieds, et qui soutenaient ensuite qu'ils n'en avaient jamais eu à bord; d'autres se sont fait sauter avec leur bâtiment, leur équipage et leurs nègres, pour échapper au gibet dont les navires croiseurs menacent les négriers.

Zaounda n'attendit pas longtemps l'occasion de se défaire de ses nouveaux esclaves; quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis qu'il était de retour de l'expédition, lorsqu'on vit arriver à l'embouchure de la rivière un brick tout noir, long et étroit, portant une haute mâture, et annonçant par toute sa construction la destination qu'on lui avait donnée. Quoiqu'il ne portât pas de nom sous son couronnement, les habitants de la côte le reconnurent promptement pour *l'Abeille* de Nantes, commandée par le capitaine Amédée, jeune marin plein d'audace et de ressources dans l'esprit, qui avait déjà fait plus d'un voyage à la côte mozambique.

Les négriers n'ont pas de temps à perdre, quelques heures de trop passées à la côte peuvent compromettre le succès de leur voyage; aussi le capitaine français se montra-t-il fort joyeux lorsqu'il apprit que Zaounda était en mesure de lui fournir immédiatement son changement de chair humaine, et dès le lendemain matin il s'em-

pressa d'entrer en marché avec le prince sauvage. Celui-ci s'était paré de son costume de cérémonie pour recevoir son hôte. Il portait un vieil uniforme bleu, sur lequel étaient encore cousus des galons de caporal; mais sur chaque épaule pendaient deux épaulettes d'or attachées au même bouton et ballottant l'une par devant, l'autre par derrière; sous cet habit on voyait une chemise de foulard qui tombait jusqu'aux genoux; ses jambes étaient nues; sur sa tête il avait un chapeau à cornes surmonté d'un long plumet blanc. Un grand sabre de cavalerie était suspendu à son côté, et il tenait à la main un beau fusil à deux coups, de fabrique anglaise. Il se présenta devant les marins européens dans cet équipage grotesque, et entouré de ses principaux officiers ainsi que de ses femmes, qui avaient pris Minona en affection, et qui la conduisaient au milieu d'elles.

On s'assit à l'ombre d'un bananier, en face d'un panier de bouteilles d'eau-de-vie, et Zaounda donna le signal pour qu'on fît venir

les esclaves qu'il avait à vendre. Ils parurent sur une longue file, le corps courbé par la fatigue et la frayeur, chacun d'eux ayant le cou pris par une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes étaient réunies vers la nuque par une barre de bois.

A chaque esclave mâle ou femelle qui passait devant lui, le capitaine haussait les épaules, trouvant les hommes chétifs, les femmes trop vieilles ou trop jeunes. Cependant, tout en critiquant, il faisait un premier choix des noirs les plus robustes et les plus beaux ; ceux-là, il consentait à les payer au prix ordinaire, mais pour le reste il demandait une forte diminution. Zaounda, de son côté, défendait ses intérêts, vantait sa marchandise, parlait de la rareté des esclaves, des dangers qu'il avait courus pour s'emparer de ceux-là. Il conclut en demandant un prix pour les esclaves que le capitaine voulait emmener à son bord.

Quand l'interprète eut traduit en français la proposition de Zaounda, le capitaine sembla

près de tomber à la renverse de surprise et d'indignation : il se leva comme pour rompre toute négociation avec un homme si peu raisonnable, et donna ordre à ses matelots de regagner le navire, comme s'il eût voulu aller chercher un marché plus avantageux sur quelque autre point de la côte. Alors Zaounda le retint; il parvint avec peine à le faire rasseoir; une nouvelle bouteille fut débouchée, et la discussion recommença. Ce fut alors au tour du noir à trouver folles, extravagantes, les propositions du blanc. On cria, on disputa longtemps, on but prodigieusement d'eau-de-vie, mais cette liqueur produisait un effet bien différent sur les deux parties contractantes : plus le Français buvait, plus il réduisait ses offres; plus l'Africain buvait, plus il cédait de ses prétentions, de sorte qu'à la fin du panier on tomba d'accord. Quelques pièces de mauvaise cotonnade, quelques barils de poudre, des pierres à feu, trois barriques d'eau-de-vie, cinquante fusils mal raccommodés furent donnés

en échange de deux cent soixante esclaves. Le capitaine, pour ratifier le traité, frappa dans la main du noir plus qu'à moitié ivre, et les esclaves furent remis aux matelots français, qui se hâtèrent de leur ôter leurs fourches de bois, pour leur donner des carcans et des menottes en fer.

Amédée avait remarqué Minona, que les femmes du roi s'étaient amusées à parer de plumes, de coraux et de perles de toutes les couleurs; séduit par la gentillesse de cette enfant, et dans l'espoir de la vendre avantageusement à la femme de quelque riche colon des Antilles, il la demanda au roi par-dessus le marché; mais celui-ci répondit qu'il ne donnait rien pour rien, et les instances de ses femmes, qui le prièrent de garder cette jeune fille, le déterminèrent à refuser cet arrangement. La pauvre Minona, qui tremblait déjà dans la crainte de quitter le pays où elle laissait ses parents, respira pour un moment.

Mais bientôt après, quand le chef africain

eut bu quelques nouveaux verres d'eau-de-vie, le capitaine Amédée revint à la charge, et demanda encore Minona au roi nègre. Comme celui-ci persistait à refuser de donner cette enfant pour rien, le Français eut recours à un argument qu'il avait mis en réserve pour le besoin. Il prit des mains de ses gens un petit paquet qu'il ouvrit, et fit briller aux yeux du monarque une vieille veste de hussard toute couverte de galons et de broderies et garnie de fourrure. A la vue de ce séduisant objet, le nègre montra une admiration et une avidité de posséder ce brillant habit qui se manifestèrent dans tous ses traits et ses gestes. Oubliant sa dignité royale, il s'élança sur la veste chamarée, comme un enfant sur un bijou désiré; et, comme le capitaine refusait de la lui donner jusqu'à ce qu'on eût remis Minona entre ses mains, Zaounda l'arracha violemment des mains de ses femmes éplorées et jeta le pauvre enfant aux matelots blancs, qui l'entraînèrent toute tremblante vers leur chaloupe.

Restait encore une trentaine d'esclaves; c'étaient des enfants, des vieillards, des femmes infirmes. Le navire était plein. Zaounda, qui ne savait que faire de ce rebut, offrit au capitaine de les lui vendre pour une bouteille d'eau-de-vie la pièce. L'offre était séduisante. Amédée réfléchit qu'en serrant un peu plus ses nègres, il trouverait encore moyen d'en faire entrer quelques-uns de plus; d'ailleurs, pensa-t-il, s'il en étouffe dix, les autres ne me coûteront pas encore bien cher. Il prit donc les vingt plus sveltes, qu'il échangea contre vingt bouteilles d'eau-de-vie. Alors Zaounda ne demanda plus qu'un verre d'eau-de-vie pour chacun de ceux qui restaient; Amédée calcula que les enfants ne prennent que demi-place; il en prit trois, mais il déclara formellement qu'il ne se chargerait pas d'une tête noire de plus. Zaounda, voyant qu'il lui restait vingt esclaves sur les bras, saisit son fusil et coucha en joue une femme qui venait la première : « Achète, dit-il au blanc, ou je la tue! » Mais le capi-

taine français se détourna avec un geste d'indifférence et de refus.

Amédée était accompagné d'un vieillard à cheveux blancs qui avait semblé souffrir cruellement de la scène inhumaine qui se passait sous ses yeux; plusieurs fois il avait levé vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, et l'on voyait facilement qu'il détestait l'horrible commerce qui s'exerçait devant lui. Au moment où Zaounda, ivre d'eau-de-vie et de colère, allait faire feu sur la malheureuse esclave, cet homme compatissant, qui jusqu'alors était resté spectateur muet et inactif de ce drame cruel, s'élança et retint le bras du sauvage. Puis, se fouillant avec précipitation, il chercha quelque chose qu'il pût offrir au nègre en échange de la vie de ces malheureux esclaves. Il tira de sa poche une belle pipe turque, et la présenta à Zaounda, qui la prit aussitôt et déposa son fusil. On remit alors entre les mains du compatissant vieillard les sept esclaves qu'il venait d'acheter. Il s'empressa de les délivrer

de leurs fourches, et leur donna la liberté; ils en profitèrent pour se sauver vers les forêts.

Les négriers, enchantés d'avoir terminé si promptement leurs opérations, coururent sur le rivage pour s'occuper sans retard de l'embarquement de leurs victimes, et le roi nègre, déjà revêtu de sa veste de hussard, tomba endormi et ivre mort au pied du bananier sous lequel il avait conclu son marché.

CHAPITRE VIII.

La traversée.

Les nègres furent hissés à bord et entassés les uns sur les autres dans un entre-pont étroit où ils étaient presque entièrement privés d'air. Ces malheureux, abattus par la souffrance et les fatigues, effrayés à l'aspect des vaisseaux et de la mer, que la plupart d'entre eux voyaient pour la première fois, persuadés

d'ailleurs que les blancs ne les emmenaient dans leur pays que pour les manger tout vivants, tombaient dans un découragement et un affaissement qui les rendaient comme inertes et insensibles. Ils restaient dans l'endroit où on les jetait, sans même faire un mouvement pour chercher une position moins gênée, comme s'ils n'avaient pas souffert, comme s'ils n'avaient pas senti leurs fers qui les blessaient, ou plutôt comme s'ils eussent été déjà morts.

Minona, la bonne et douce Minona, était aussi plongée dans une profonde mélancolie. Mais elle ne tarda pas à trouver un cœur compatissant et sensible, un homme respectable et généreux qui se fit un bonheur et un devoir de venir à son secours. Nous avons déjà parlé de ce marin à cheveux blancs qui accompagnait les négriers lors de leur entrevue avec le roi Zaounda : cet homme, nommé M. Muller, était le capitaine d'un navire marchand qui fréquentait depuis longtemps ces parages pour faire le commerce

de l'ivoire, du morfil ou poudre d'or, et des autres productions du pays. Son vaisseau, surpris par une épouvantable tempête au cap des Palmes, avait été arraché de ses ancres, entraîné en pleine mer, et ballotté longtemps sur les flots irrités. La foudre, tombant sur ses mâts, avait mis le feu au bâtiment, et l'équipage avait été obligé de l'abandonner; le capitaine, qui ne l'avait quitté qu'au dernier moment, s'était jeté dans un canot avec quelques matelots, et ils avaient été recueillis le lendemain par le capitaine Amédée, qui avait engagé les matelots à servir sur son propre navire, et qui s'était chargé de conduire M. Muller à la Martinique.

Celui-ci n'avait pas tardé à remarquer Minona, qui déjà, sur la côte africaine, l'avait touché par sa grâce enfantine et la douceur de ses traits. Sur le bâtiment, il remarqua sa résignation et sa douleur profonde, qui s'exprimait par des chants mélancoliques, suivant l'usage de sa tribu. M. Muller résolut

d'adoucir autant qu'il serait en lui la destinée de cette innocente enfant, et, pour mieux y réussir, il conclut un marché avec le capitaine Amédée, et acheta Minona moyennant un prix qu'il s'engagea à payer à son arrivée aux colonies. Dès cet instant, le sort de la pauvre fille changea. On lui ôta ses chaînes, on lui donna une meilleure nourriture, et, ce qui lui était encore bien plus précieux, on lui accorda la permission d'aller en liberté par tout le navire, et même de monter sur le pont pour y respirer un air plus pur; tandis que les autres esclaves, entassés à fond de cale, furent bientôt atteints de fièvres si dangereuses, qu'il en périt un grand nombre pendant la traversée.

Le capitaine Muller, à qui ses fréquents voyages à la côte de Guinée avaient rendu la langue des nègres assez familière, se plaisait à causer avec Minona, et lui parlait souvent de la beauté des contrées de l'Amérique où il la conduisait, de la douceur des mœurs de ses habitants, et de la sagesse de leurs insti-

tutions. Elle lui avoua avec franchise que jusqu'à ce jour elle ne s'était figuré les blancs que comme les plus féroces des barbares, et leur pays comme un séjour affreux; alors le capitaine s'efforça de rectifier ses idées.

« Il n'est que trop vrai, mon enfant, que les nègres sont occupés par les blancs à des travaux pénibles, et que bien souvent ils sont traités d'une manière horrible. Mais il y a aussi beaucoup de maîtres, et même c'est aujourd'hui le plus grand nombre, qui traitent constamment leurs esclaves avec douceur et humanité, et ne les accablent point de travaux au-dessus de leurs forces. D'ailleurs les nègres, par leur séjour parmi nous, jouissent d'un avantage inappréciable et dont ils sont totalement privés dans leur patrie : on leur enseigne la vraie religion, qui est celle de Jésus-Christ. C'est pour eux un immense bienfait, un bienfait infiniment supérieur à tous les maux de cette vie.

— Je ne vous comprends pas, répondit

Minona; que signifie ce mot, religion de Jésus-Christ? je n'ai jamais entendu parler de cela. »

Alors le capitaine lui expliqua le mieux qu'il put le sens du mot religion; et Minona l'écoutait attentivement.

« Tout cela est bien nouveau pour toi, mon enfant; mais tu éprouveras un jour combien cette sainte religion, que nous nommons la religion chrétienne, est sublime et consolante. » La jeune négresse sentait une émotion indéfinissable; c'était la voix de l'Esprit saint qui s'éveille dans le cœur de l'homme quand la foi et les sentiments religieux viennent y dissiper les ténèbres de l'ignorance et de la superstition.

Un jour, le capitaine, assis sur le pont, lisait un livre de prières, lorsque survint Minona. Elle n'avait jamais vu de livres; l'aspect de celui-ci l'étonna beaucoup. Le capitaine lui ayant permis de le feuilleter, elle y trouva des images qui l'étonnèrent bien davantage, surtout lorsqu'elle en entendit l'explication.

Elle avait remarqué dans plusieurs de ces gravures Jésus-Christ flagellé, conduit au supplice et crucifié. « Quel est, dit-elle, ce pauvre malheureux?

— Ce pauvre malheureux, répondit le capitaine, c'est celui qui peut d'un souffle anéantir les plus grandes armées, celui devant lequel les plus puissants monarques ne sont que de faibles mortels, celui qui a créé d'un mot le ciel et la terre, et à qui tout l'univers est soumis.... C'est Dieu lui-même.

— Et cette femme si affligée qui pleure au pied de sa croix?

— C'est sa mère.

— Mais, puisqu'il est si puissant, pourquoi se laisse-t-il ainsi outrager et crucifier?

— C'est par amour pour le genre humain.

— Pour les noirs aussi?

— Oui, pour les noirs comme pour les blancs.

— C'est donc aussi pour mon père, ma mère, mon frère et moi?

— Oui, mon enfant.

— Mais comment cela est-il pour notre bien?

— Nos premiers parents avaient péché; nous étions tous réservés à la damnation éternelle, c'est-à-dire à des supplices épouvantables et sans fin dans l'autre vie. Le Fils de Dieu a eu pitié de nous, et, pour nous délivrer de ce sort funeste, pour nous assurer les douceurs d'une vie céleste, il a daigné se faire homme afin de se sacrifier pour nous sauver.

— Oh! que votre Dieu est bon, et que je l'aime déjà sans le connaître! Sa pauvre mère me fait bien de la peine. » Et la sensible petite négresse pleurait en contemplant la sainte image.

« La mère de Jésus-Christ, reprit le capitaine, est notre mère à tous.

— A moi aussi?

— Oui, à toi comme à moi; elle aime, elle protége tous les hommes, surtout les infortunés; elle intercède sans cesse auprès de son fils tout-puissant en leur faveur.

— Elle m'aime donc, moi, pauvre petite orpheline?

— Oui, Jésus-Christ et la sainte Vierge ont une affection particulière pour les enfants en général, et principalement pour les orphelins, qu'ils prennent sous leur protection spéciale. La Vierge est si bonne!

— Bonne comme maman ou comme Andala?

— Ma fille, il ne faut jamais comparer la Vierge aux autres femmes; elle les surpasse toutes en bonté et en charité: nul malheureux ne l'invoque en vain. Si elle n'obtient pas toujours de son divin fils ce que nous demandons, elle nous inspire du moins une résignation supérieure à tous nos maux; et souvent Jésus-Christ, après avoir paru oublier nos prières, nous accorde plus et mieux que nous n'avions désiré.

— Oh! s'il voulait, lui qui peut tout, s'il voulait me rendre ma famille!

— Prie-le avec ferveur et surtout avec une entière confiance; prie la Vierge Marie d'in-

tercéder pour toi, attends avec patience et résignation, et peut-être un jour te trouveras-tu si heureuse en Amérique, que tu ne voudras plus retourner en ton pays. La bonté de Dieu est égale à sa toute-puissance, et il aime ceux qui lui dévouent leur âme tout entière.

— Ah ! comme je vais prier Jésus-Christ et la Vierge Marie de me faire bientôt connaître votre douce et consolante religion, et comme j'en suivrai exactement tous les divins préceptes ! »

Le capitaine se faisait un devoir d'éclairer l'esprit de Minona. Elle lui demanda une fois si tous les blancs connaissaient Dieu ; et quand il lui raconta qu'il existait chez eux une multitude d'églises et d'écoles pour propager cette précieuse croyance, elle s'écria avec une candeur charmante : « Oh ! que les blancs sont heureux ! nous autres, pauvres enfants de la tribu des nègres, dans l'intérieur de l'Afrique, nous ne possédons rien de tout cela ! »

« Mais dit-elle un autre jour, pourquoi les blancs, qui possèdent une religion si belle et si bienfaisante, prennent-ils plaisir à ravir à d'autres hommes la liberté, qui est un don de Dieu, à les emmener en esclavage et à les traiter avec cruauté? »

Pour toute réponse le brave et loyal capitaine baissa la tête et soupira.

« Hélas! dit-elle en soupirant aussi, je vois par votre exemple qu'il peut se trouver parmi les blancs des cœurs bons et généreux, et pourtant ce sont les blancs qui viennent de bien loin nous arracher à notre patrie pour nous forcer à être leurs esclaves et pour nous accabler de mauvais traitements. Ils ont donc oublié que Jésus, leur divin maître, était aussi un blanc? Eux qui se disent ses disciples, pourquoi ne sont-ils pas tous aussi bons que lui? pourquoi ne laissent-il pas les nègres vivre tranquilles dans leurs paisibles cabanes, car les nègres ne leur ont jamais fait de mal? »

Le capitaine Muller sentit la justesse de ces

remarques, il était lui-même trop loyal pour chercher à les réfuter.

Minona s'attacha bientôt à lui avec une entière confiance; elle le chérissait comme un second père. Son affection réjouissait le cœur de M. Muller, et il ne négligeait rien pour adoucir son sort : il se proposait aussi de s'intéresser pour elle lors de son arrivée en Amérique. « Ne crains pas les blancs, lui disait-il, car il y en a parmi eux beaucoup qui sont bons. Je ferai en sorte de te procurer un maître doux et humain. Si mon état ne m'obligeait pas de vivre toujours en mer, je t'aurais gardée près de moi comme mon enfant. Mais sois tranquille, je connais une jeune Française qui a le cœur excellent, je ferai en sorte de te placer auprès d'elle; alors tu seras heureuse, et elle aura soin de toi. »

CHAPITRE IX.

Joséphine.

Enfin on débarqua sur les côtes d'Amérique, et aussitôt les nègres furent mis en vente. Le digne M. Muller n'oublia point sa promesse ; il acquitta d'abord la somme moyennant laquelle il était devenu le maître de Minona. Quelle joie c'eût été pour cette pauvre petite négresse de pouvoir demeurer

toujours chez le bon capitaine, qui aurait bien voulu lui servir de père, car il la chérissait déjà comme si elle eût été sa propre enfant, tant elle avait su gagner son cœur; mais, comme nous l'avons déjà fait observer, il ne quittait presque pas la mer; leur commun désir ne put donc se réaliser.

Cependant M. Muller avait résolu de faire pour elle tout ce qui serait en son pouvoir. Lorsque le temps s'approcha où il lui fallut retourner à son bord, il la conduisit à une riche habitation appartenant à un de ses amis, M. Maurice, l'un des plus opulents propriétaires de ces contrées. M. Maurice avait auprès de lui sa fille unique, appelée Joséphine.

Joséphine, née à Paris, avait reçu une brillante éducation, et son cœur surtout avait été formé pour tout ce qui est beau et bon. Naturellement douce, elle trouvait son bonheur à pratiquer cette religion d'amour et de charité qui prêche la douceur. Dans sa première jeunesse, étant encore au pensionnat,

elle avait entendu parler des souffrances et des mauvais traitements que l'on faisait essuyer aux nègres dans les colonies, et elle avait prié son père de l'emmener avec lui quand elle serait grande, car elle se proposait d'adoucir l'infortune de ces pauvres créatures. Effectivement, depuis son séjour en Amérique, elle s'était acquis par sa douceur, son humanité et ses bienfaits, le dévouement de tous les esclaves qui vivaient sous ses ordres.

M. Maurice possédait plusieurs plantations considérables de sucre, de café, d'indigo, assez éloignées les unes des autres, et dont la surveillance active réclamait fréquemment sa visite. Ses absences duraient quelquefois des mois entiers. Quand le capitaine se présenta chez lui, Joséphine était seule; son père venait de partir, et ne devait revenir qu'au bout de trois mois.

Le capitaine Muller trouva cette demoiselle malade; depuis plusieurs jours elle gardait le lit par suite d'une sérieuse indisposition.

Elle accueillit Minona avec sa bonté naturelle, et fut charmée des manières gracieuses de la jeune Africaine. Comme elle connaissait un peu le langage des nègres, elle lia conversation avec elle, et parut enchantée de ses réponses naïves et pleines de sens.

« J'avais bien peur des blancs, lui dit Minona; car ce sont eux qui m'ont enlevée de ma patrie. Mais, depuis que je connais plusieurs blancs qui ont un bon cœur, tels que ce digne capitaine et vous, Mademoiselle, je me rassure; et à présent je me trouverais heureuse de vivre près d'une maîtresse douce et qui m'aimerait. Si avec cela mes parents et mon frère étaient près de moi, je ne regretterais jamais notre cabane. »

Minona fut invitée à raconter l'histoire de sa vie et de ses malheurs. Joséphine l'écouta avec un vif intérêt. Minona ne put s'empêcher de pleurer en parlant avec le plus touchant souvenir de son père, de sa mère et de son frère Thibor. Quand elle eut achevé, Joséphine lui prit affectueusement la main,

et lui dit : « Minona, je vois avec plaisir que tu es bonne fille et tendre sœur ; tu aimes tes parents et tu chéris ton frère, cela prouve un cœur noble et sensible ; va, je ne t'abandonnerai point, j'aurai soin de toi, car tu mérites d'être heureuse. »

Le capitaine entendit ces paroles avec émotion. « Mademoiselle, dit-il en s'adressant à la jeune Française, que de grâces j'ai à vous rendre de ce que vous daignez garder auprès de vous ma Minona ! Vous me rendez par là un service que je n'oublierai jamais. Cette pauvre petite créature m'est devenue bien chère. Je ne saurais la confier à de meilleures mains que les vôtres ; je m'en applaudis et la recommande à vos soins généreux. »

Joséphine répondit au capitaine dans les termes les plus polis et les plus obligeants, et Minona, transportée de joie, se mit à genoux près du lit de sa nouvelle maîtresse, et lui baisa les mains.

Joséphine, à qui les vertus du capitaine inspiraient la plus haute estime, se sentit

puissamment stimulée par sa recommandation spéciale à servir à sa jeune protégée plutôt de mère et d'amie que de maîtresse : son propre cœur l'y portait déjà. D'ailleurs Minona savait captiver sa bienveillance par ses manières douces, modestes et gracieuses. Tout se réunissait donc pour lui assurer auprès de Joséphine l'existence la plus agréable.

La maladie de la jeune Française dura encore quelques semaines, et son état lui causait parfois des accès de mauvaise humeur, pendant lesquels elle ne pouvait souffrir auprès d'elle que la seule Minona, dont la société lui plaisait chaque jour davantage, et pour qui son affection augmentait de plus en plus. Elle aimait à s'entretenir avec elle, à la questionner sur l'intérieur de l'Afrique, sur les mœurs et les coutumes des diverses tribus de nègres, sur sa famille, et elle prenait toujours le plus vif intérêt aux récits de sa chère petite négresse.

De son côté, Minona aussi se sentait le plus

vif attachement pour l'aimable Française. « Si tous les blancs lui ressemblaient, pensait-elle, ils seraient bien meilleurs que les nègres, et ce serait un bonheur de vivre parmi eux. Que je serais contente si j'avais ici mon frère et mes parents auprès de moi! Alors je ne connaîtrais plus la tristesse ni les pleurs, et le sourire de la gaieté ne quitterait point mes lèvres. »

Quelquefois sa maîtresse l'entendait parler ainsi toute seule. « Chère petite, lui disait-elle alors, que ne m'est-il possible de te rendre tous ceux que tu regrettes, de les réunir tous ici! Ils doivent être bien bons, puisque leur souvenir t'est si cher. »

Et alors Minona lui racontait tout le bonheur qu'elle avait dû à la complaisance de son frère Thibor, à la tendre sollicitude de ses parents, et les leçons de vertu et de sagesse que lui donnaient ces derniers, et que jamais, non jamais, elle ne saurait oublier! Elle lui parlait encore de la bonne Andala, sa première maîtresse, à qui les méchants

avaient enlevé son époux Lador et sa fille Zandie.

Joséphine l'écoutait avec intérêt, lorsque tout à coup elle l'interrompit dans cette partie de son récit. « N'as-tu pas dit que la fille de la bonne Andala se nommait Zandie? lui demanda-t-elle; il me semble connaître ce nom-là... Oui, vraiment, je m'en souviens à présent : une de nos jeunes esclaves porte ce nom. Oui, j'en suis sûre; c'est ainsi qu'on appelait ma chère Rosalie lorsque je l'ai achetée. Je te ferai connaître en elle une de tes compatriotes les plus aimables; elle est bonne et douce comme toi. Peut-être est-ce cette jeune Zandie dont tu viens de me parler.

— Oh ! si c'était elle ! s'écria Minona. Où est-elle? afin que j'aille la trouver et que je lui demande le nom de sa mère.

— Elle n'est point ici, elle demeure dans une autre de nos plantations. Il y a longtemps que sans cela je vous aurais fait lier connaissance ensemble. Pauvre Rosalie ! elle était

bien triste au moment où elle fut exposée au marché des esclaves où je l'ai achetée. A son arrivée chez moi elle ne faisait que pleurer et se désoler. Sans cesse elle me parlait de ses parents. A force de soins je parvins à la consoler. Maintenant elle m'est très-attachée ; elle m'aime comme une seconde mère. Je lui ai appris un peu de français, je l'ai fait instruire dans les principes de la religion catholique, et, en devenant chrétienne, elle a reçu le nom de Rosalie.

— Oh ! que je serais contente si c'était Zandie, l'enfant de la bonne Andala ! Quand sera-t-elle donc de retour ?

— Elle ne tardera guère ; je l'attends d'un jour à l'autre. Écoute ce qui lui est arrivé.

Il y a quelque temps, un nègre appartenant à une plantation hollandaise située à trente lieues d'ici, arriva chargé d'une mission pour son maître. Rosalie le vit, et reconnut en lui un de ses compatriotes, et de plus un de ses cousins. Ils causèrent ensemble, et la première chose qu'elle apprit fut que son

père était esclave sur l'habitation du Hollandais. Figure-toi sa surprise! «Mais non, c'est impossible, disait-elle; car, lorsque les sauvages m'ont enlevée, mon père dormait tranquillement dans sa cabane. Comment donc et par quel hasard serait-il venu dans ce pays?» Cependant le nègre persistant à affirmer la vérité de cette nouvelle, Rosalie, hors d'elle-même, accourut aussitôt, et me fit part de ce qu'elle venait d'apprendre. Le lendemain je la fis partir, sous l'escorte de deux de mes gens, pour l'habitation où on lui avait dit que travaillait son père. Il me tarde de savoir si l'espoir de la bonne Rosalie n'a pas été trompé.

— Oh! c'est bien Zandie, s'écria Minona, c'est bien elle. Sans doute son père, en parcourant le pays pour rechercher sa fille, aura été pris par les sauvages et vendu comme esclave; car depuis ce moment il n'a plus reparu dans sa cabane, et la bonne Andala ne cesse de pleurer à la fois son mari et son enfant. »

Joséphine fut charmée de cette conjoncture; elle et Minona brûlaient du désir de revoir Rosalie et d'apprendre si effectivement elle était la fille de la bonne Andala.

Peu de jours après, Joséphine recouvra une santé parfaite, et Minona, lui devenant de jour en jour plus chère, ne trouva bientôt dans sa maîtresse qu'une tendre amie, une bonne mère.

Heureux celui qui, jeté par le sort en des contrées lointaines et placé dans une position pénible, rencontre des âmes nobles et généreuses qui ressemblent à la bonne et charitable Joséphine!

CHAPITRE X.

Quel bonheur de se revoir !

Depuis l'entretien dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent, Minona alla plusieurs fois chaque jour assez loin de l'habitation pour voir si Rosalie ne revenait pas. Une semaine entière se passa, et Rosalie n'arrivait point. Un jour que Minona égayait sa maîtresse par ses chansons naïves,

une jeune négresse s'élance tout à coup dans l'appartement, et se jette aux genoux de Joséphine en criant avec une joie folle : « Je l'ai retrouvé !... le Maure a bien dit vrai... Mon père est ici en Amérique, je l'ai vu, je l'ai embrassé, j'ai retrouvé mon père ! »

C'était Rosalie!

La bonne Française, prenant part à sa vive joie, l'en félicita et lui dit : « Mais pourquoi n'as-tu pas amené ton père?

— Oh! il est ici, bonne maîtresse, il est à la porte de la maison. Oserai-je vous le présenter ?

— Méchante! comment peux-tu laisser ton père à la porte? Va, cours bien vite le chercher. »

Rosalie ne fit qu'un saut, et un instant après elle rentra avec son père.

« Le voici, Mademoiselle; le voici, mon père bien-aimé! » et le Maure s'approchant respectueusement fléchit le genou devant elle.

Joséphine s'empressa de le relever. « Le

respectable père de ma chère Rosalie ne doit point s'agenouiller devant moi, » dit-elle, et le Maure se releva; mais son visage exprimait la joie et la reconnaissance. Joséphine fit servir des rafraîchissements à Rosalie et à son père, et pendant le repas ses deux protégés lui racontèrent toutes les particularités du voyage et de leur première entrevue.

Jusqu'alors Minona avait contemplé cette scène touchante avec une muette émotion; mais, quand les transports de Rosalie furent calmés, elle s'approcha d'elle et lui prit la main en disant : « Chère compatriote, dis-moi ton premier nom. N'était-il pas Zandie? Ton père ne s'appelait-il pas Lador, et ta mère Andala? »

Quelle agréable surprise pour Rosalie lorsqu'elle entendit prononcer ces noms si chers! « Eh! s'écria-t-elle, comment ces noms te sont-ils connus? Tu n'es cependant pas une fille de mon village. Oui, tu as dit juste; je m'appelais autrefois Zandie, et les noms de mes parents sont tels que tu viens de le dire.

BIBLIOTECA MONACENSIS

Voilà mon père, que la bonté du Ciel vient de me faire retrouver; mais ma mère, ma tendre mère, hélas ! je ne la retrouve point ! »

Alors Minona lui apprit comment elle avait connu Andala, et combien elle l'aimait. Rosalie l'écoutait avec ravissement; le vieux Lador était aussi attendri, surtout quand Minona, continuant son récit, peignit la vive douleur avec laquelle la bonne et vertueuse Andala ne cessait de pleurer la perte de son époux et de son enfant; et tous trois versaient des larmes d'attendrissement.

« Pardonnez-moi ces larmes, chère maîtresse, balbutiait Rosalie, en s'adressant à Joséphine; vous êtes bien bonne pour moi, et j'en serai toujours reconnaissante, toujours je vous serai dévouée; mais je ne puis m'empêcher de pleurer toutes les fois que je pense à ma pauvre mère.

— Console-toi, ma fille, lui répondit la charitable Française, prends patience et mets ta confiance en Dieu. Un jour, sa bonté inépuisable vous réunira peut-être. De mon

côté, je ferai tout ce que je pourrai pour te rendre heureuse, et je tâcherai de favoriser le vœu ardent de ta piété filiale en te rendant la liberté, ainsi qu'à ton père, et en vous renvoyant dans votre patrie aussitôt qu'une occasion favorable se présentera. »

Rosalie lui exprima la vive reconnaissance que méritaient ces généreuses promesses. « Ah! s'écria-t-elle, si jamais j'ai le bonheur de revoir mon pays et d'embrasser ma mère chérie, je ne cesserai de lui raconter vos bienfaits, et tous ensemble nous vous bénirons du fond de nos cœurs. »

Sa maîtresse lui demanda alors pourquoi elle était revenue seule, et où elle avait laissé ses guides.

« Le vieux Jérôme, répondit la jeune fille, est en bas dans la cour, et il attend vos ordres. Mais Gabriel est resté malade en chemin; depuis hier ses pieds sont tellement enflés, qu'il n'a pu continuer la route. Veuillez l'excuser, il s'empressera de revenir dès qu'il pourra marcher. Je le plains, c'est

un bien brave garçon; il nous a été très-utile dans le chemin.

— Oui, Gabriel est un brave garçon, répliqua Joséphine; c'est à cause de cela que je l'avais choisi pour t'accompagner. Je voudrais bien que tous nos esclaves fussent alertes, fidèles et dévoués comme lui. »

Rosalie raconta à Minona plusieurs traits de zèle et de dévouement qui faisaient honneur au bon cœur de Gabriel, et celle-ci fut curieuse de le voir, surtout quand elle eut appris que ce jeune nègre était de la même tribu qu'elle.

Le vieux Jérôme fut appelé devant sa maîtresse, qui le reçut avec bonté. Il raconta tous les incidents du voyage, et avec quelle obligeance le planteur hollandais, maître de Lador, s'était empressé, conformément au désir exprimé dans la lettre que Mlle Joséphine Maurice lui avait adressée, de permettre à Lador d'accompagner sa fille jusque dans l'habitation française et d'y passer quelques

jours avec elle. « Son maître, ajouta-t-il, lui a même accordé un congé de deux semaines, au bout duquel il sera tenu de retourner à ses travaux.

— O Ciel ! s'écria Rosalie, rien que deux semaines, dont la moitié est déjà expirée ! Comment me sera-t-il possible désormais de vivre loin de mon père !

— Rassure-toi, mon enfant, lui dit Joséphine; ton père ne te sera plus enlevé. Son maître est un des amis intimes de mon père et un excellent homme. Je pense qu'il consentira facilement à le vendre ou à l'échanger contre un nègre plus jeune et plus robuste. Dès que Gabriel sera arrivé et qu'il se sera un peu remis de ses fatigues, je l'enverrai près du maître de Lador pour négocier cette affaire. »

Rosalie, transportée de joie, saisit la main de sa bienfaisante maîtresse, et la couvrit des baisers et des larmes de la plus vive reconnaissance. »

Quelques jours après, la jeune Française

dit à Rosalie : « Écoute, ton amie Minona ne connaît pas encore les environs de notre habitation; elle n'a vu ni la magnifique plantation d'indigo, ni la délicieuse forêt de citronniers et d'orangers. Va donc avec elle, promenez-vous un peu, et montre-lui les plus beaux sites de la contrée. »

Rosalie prit alors sa compagne sous le bras et la conduisit dans un bocage de l'aspect le plus riant, situé au milieu de l'un des paysages les plus pittoresques que l'on pût voir. Tout en se promenant on se livra aux plus intéressantes conversations; toutes deux s'inspirant une mutuelle confiance devinrent bientôt intimes amies; elles se racontèrent leurs malheurs, leurs sensations et leurs souvenirs.

« O ma bonne Zandie! disait Minona, que tu es heureuse! tu as retrouvé ton père, et il y a tout lieu d'espérer que tu reverras aussi ta mère. Mais moi, infortunée! oh! plains-moi, bonne Zandie; père, mère, frère, hélas! j'ai tout perdu pour toujours;

je n'ai plus personne de ma famille. Oh ! je suis bien malheureuse ! »

Et Minona versait des larmes amères. La bonne et sensible Rosalie s'efforçait de la consoler. En ce moment les deux jeunes filles se trouvèrent dans un endroit enchanté, près d'une source d'eau cristalline qui jaillissait du haut des rochers dans un bassin rempli de divers coquillages, et qui allait ensuite serpenter dans une verte prairie émaillée de fleurs. Là elles s'assirent sur un banc de gazon.

Les paroles consolantes de la pieuse Rosalie venaient de répandre un peu de calme dans l'âme de Minona. Un sourire mélancolique effleura ses lèvres, et elle se mit à chanter d'une voix touchante son air favori :

Je sens par le malheur mon courage abattu ;
Le frère que j'aimais, hélas ! je l'ai perdu.

« Rosalie ! Rosalie ! s'écria tout à coup une voix d'homme qui fit tressaillir les deux jeunes

filles, si occupées de leurs entretiens, qu'elles n'avaient pas vu un jeune esclave nègre s'approcher à travers les feuillages, où il s'était arrêté pour écouter le chant de Minona.

— Ah! c'est notre bon Gabriel, celui dont je t'ai déjà parlé, » dit Rosalie. Minona le considéra un instant, poussa un cri, et se jeta au cou du nègre. « Mon frère, mon frère chéri, Thibor! quel bonheur! »

Le jeune nègre s'écria aussi avec transport: « O Minona! ma sœur bien-aimée!

— Quel bonheur! réjouissons-nous, ma chère Rosalie, car je retrouve mon frère. »

Rosalie partageait leur félicité. « Heureuse Minona, lui disait-elle, ce garçon si brave, si loyal, et que nous aimons tous, est ton frère! Oh! viens, allons trouver notre maîtresse, afin qu'elle partage notre bonheur. Quelle surprise agréable pour son excellent cœur! »

Thibor, qui en Amérique avait reçu le nom de Gabriel, et sa sœur Minona se sentaient en ce moment les êtres les plus fortunés de l'univers. Chemin faisant, Thibor contait à

sa sœur les détails de ses aventures depuis son enlèvement par les Maures jusqu'à son arrivée en Amérique, où il eut le bonheur d'être acheté comme esclave par M. Maurice, dont il ne pouvait assez vanter la bienfaisance et le caractère humain et généreux.

C'est en se livrant à de semblables entretiens que le frère et la sœur, cheminant toujours, s'approchèrent enfin de l'habitation, devant laquelle ils trouvèrent, assise à l'ombre d'un berceau de treillage, Mlle Joséphine tenant un livre à la main.

En levant les yeux elle aperçut l'honnête Thibor. « Sois le bienvenu, Gabriel, lui dit-elle; te voilà arrivé ! Et comment cela va-t-il ? Es-tu parfaitement rétabli?

— O bonne maîtresse ! répondit Gabriel, et lui et sa sœur tombèrent aux pieds de la jeune demoiselle.

— Que veut dire ceci? demanda vivement Joséphine. Que vous est-il donc arrivé? Expliquez-vous.

— O généreuse maîtresse ! s'écria Minona,

si vous saviez,... je suis maintenant la plus heureuse des créatures; j'ai retrouvé mon frère Gabriel ; votre esclave, c'est mon frère Thibor.

— Divine Providence, est-il possible ! » s'écria Joséphine, et la joie la plus pure brilla dans ses yeux. Elle se fit raconter en détail comment ils s'étaient reconnus, et cette bonne et généreuse demoiselle prit le plus vif intérêt au bonheur de ces deux êtres vertueux.

Dès le jour suivant le vieux Jérôme fut envoyé à l'habitation du Hollandais maître de Lador. Ce brave homme répondit obligeamment qu'il n'avait rien à refuser à Joséphine, et lui céda l'esclave sans difficulté.

A cette nouvelle, Rosalie remercia sa chère maîtresse, qui lui demanda : « Dis-moi sincèrement, Rosalie, ce qui manque encore à ton bonheur.

— Rien ! oh non ! plus rien, que la présence de ma mère, soupira la jeune Africaine.

— J'aime ta piété filiale et ton pieux attachement à ta mère, et, quoique j'eusse voulu

te garder auprès de moi, je me trouverai heureuse de pouvoir te réunir à ta respectable mère; je te réitère donc les promesses que je t'ai faites à cet égard. »

Quand Rosalie entendit ces paroles, il lui fut impossible de contenir sa joie et sa reconnaissance. « O ma bienfaitrice! s'écria-t-elle, comment assez vous remercier de toutes vos bontés? Vous êtes mon ange tutélaire, vous me rendez la plus heureuse des mortelles! »

Mais comme Joséphine ne pouvait prendre sur elle d'affranchir un esclave sans l'aveu de son père, elle se hâta d'écrire à M. Maurice une lettre dans laquelle elle lui exposa d'une manière touchante les infortunes de Lador et de Zandie, et le suppliait de lui accorder leur liberté.

CHAPITRE XI.

Lador et Rosalie.

La réponse de M. Maurice, si ardemment désirée, arriva enfin. En voici la substance :

« La peinture que tu me fais du caractère et des infortunes de Rosalie et de Lador m'a vivement intéressé au sort de ces deux esclaves, et ton désir de les rendre à leur patrie est le vœu d'une âme généreuse. J'y

acquiesce d'autant plus volontiers que j'ai à cœur d'entretenir en toi cette précieuse sensibilité et ce penchant à la bienfaisance. Je m'en rapporte à toi pour tout ce que tu jugeras le plus convenable au bonheur et au bien-être des deux esclaves dont tu me parles. Prends conseil sur cela de ton intelligence et de ton cœur, etc. »

L'aimable Joséphine éprouva une bien douce joie en voyant que son respectable père lui permettait de faire des heureux; elle s'empressa d'annoncer à ces deux intéressants esclaves qu'ils étaient libres, et sourit aux témoignages naïfs de leur reconnaissance.

En félicitant bien sincèrement ses compatriotes sur leur bonheur, Minona ne put cependant retenir ses larmes; elle aussi pensait à sa patrie, qu'elle ne devait plus revoir.

« Voudrais-tu donc me quitter comme eux? lui demanda Joséphine, qui avait deviné la cause de ses pleurs. Est-ce que tu te déplais auprès de moi?

— Oh! non, ma bonne maîtresse! nulle part je ne saurais être mieux qu'ici, sans le douloureux souvenir de mes parents.

— Désires-tu retourner en Afrique? »

Minona, embarrassée, parut réfléchir un instant, puis elle répondit en poussant un soupir : « Hélas! qu'irais-je faire à présent dans ma patrie? Mes parents n'habitent plus la cabane où je suis née!... Et où trouverais-je sur la terre une maîtresse qui me témoignât plus de bonté? J'aime mieux rester ici! »

Joséphine prit la main de la jeune Africaine, et la serrant avec amitié : « Je te remercie de ton attachement, ma bonne Minona. Tu n'auras pas lieu de t'en repentir. »

M. Maurice, le père de Joséphine, était un homme d'un caractère noble et généreux, bien différent de tant de colons d'Amérique et d'autres pays, qui par leur dureté et leurs cruautés rendent à leurs esclaves la vie malheureuse et insupportable. Joséphine, son unique enfant, faisait son bonheur et son orgueil. Ce bon père aurait bien voulu ne la

quitter jamais, autant pour jouir des nobles qualités de son excellente fille que pour contribuer encore davantage au perfectionnement de cet être angélique dont il était fier d'être le père. Mais, comme nous l'avons déjà dit, ses vastes propriétés le forçaient à de fréquents voyages et à de longues absences. Quoique dans chacune de ses plantations il eût placé un homme de confiance, il croyait nécessaire d'y faire de fréquentes tournées pour se convaincre, par ses propres yeux, du véritable état des choses, et ordonner les changements et les améliorations qu'il trouvait convenables. Ses nombreux esclaves se réjouissaient de ses visites, car chaque fois sa seule présence amenait toujours le redressement de leurs griefs et quelque adoucissement à leur sort.

Quelque temps après la dernière lettre de M. Maurice, il en vint une nouvelle par laquelle il mandait à sa fille que, malgré son ardent désir de la revoir, il ne pourrait guère jouir de ce bonheur avant six mois, à cause

de divers arrangements importants dans la plupart de ses plantations éloignées, qui rendaient sa présence indispensable. Ce fut un sensible chagrin pour Joséphine, qui ne s'attendait pas à rester si longtemps séparée de son père, qu'elle chérissait tendrement. Néanmoins d'autres passages de cette lettre adoucirent un peu ses regrets. D'ailleurs sa sollicitude pour le sort futur de Lador et de Zandie, et le pieux projet qu'elle avait conçu de faire instruire Minona dans la religion chrétienne occupèrent tous ses loisirs, et les six mois s'écoulèrent rapidement.

Minona, docile aux leçons de sa maîtresse et du respectable abbé Lacroix, fit des progrès rapides dans son instruction religieuse. Les saintes doctrines de Jésus-Christ, son amour et son zèle pour le bien de l'humanité, ses sacrifices, ses souffrances et sa mort pénétraient son cœur d'admiration et d'amour. Combien Joséphine se réjouissait aussi de l'heureux succès de ces instructions! car elle était douée d'une âme pieuse et fer-

vente, et elle menait une vie toute chrétienne.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Lador, Rosalie, Minona et son frère étaient souvent ensemble, et tous bénissaient la charitable bonté avec laquelle les traitait leur excellente maîtresse.

Un jour, celle-ci reçut une lettre du capitaine qui avait amené Minona en Amérique. Ce brave homme s'informait avec une tendre sollicitude de sa petite protégée, et annonçait qu'avant son prochain départ pour l'Afrique, il rendrait visite à Mlle Joséphine.

Cette nouvelle du prochain départ du capitaine pour l'Afrique causa à la généreuse Française un plaisir mêlé de quelque tristesse. Quoiqu'elle fût bien décidée à profiter de cette occasion pour remplir sa promesse et à renvoyer Lador et Zandie en Afrique, cependant il lui en coûtait beaucoup de se séparer pour toujours de ces bonnes gens.

Peu de temps après, le capitaine arriva, accompagné de son fils Robert, jeune homme

très-distingué sous tous les rapports. Il fut enchanté de revoir sa petite protégée, et Minona aussi était bien contente de revoir son protecteur; et elle lui témoigna sa joie par les plus tendres caresses. Elle lui baisait les mains, elle embrassait ses genoux, et ne cessait de répéter : « O mon bienfaiteur, mon second père! »

Robert vit avec plaisir ces témoignages d'une vive reconnaissance adressés à son père. Les manières innocentes, aimables et gracieuses de la jeune Africaine firent sur lui une impression telle, qu'il s'écria : « O nature, qui saurait te résister quand tu te montres dans ta séduisante simplicité! Céleste pureté d'un cœur innocent, qui ne serait point ému à ton aspect?

— Cher capitaine, j'ai une prière à vous faire, dit Joséphine.

— Et moi, j'ai une grâce à vous demander, aimable demoiselle, répondit le brave marin; mais parlez d'abord, et disposez de moi. »

Joséphine lui raconta alors l'histoire de

Zandie et de Lador, et le pria de les prendre à bord de son navire pour les porter à la côte d'Afrique, et de les faire conduire ensuite, par des voies sûres, jusque dans leur village.

Ce digne homme accueillit sans difficulté la demande de Mlle Joséphine, et lui promit, foi de marin, de rendre les deux nègres sains et saufs à leur patrie, si Dieu leur accordait un heureux voyage.

Joséphine, au comble de la joie, remercia le bon capitaine dans les termes les plus polis; puis elle ajouta : « Maintenant, cher capitaine, veuillez me dire, à votre tour, en quoi je puis vous être agréable. »

Celui-ci lui déclara alors qu'il n'avait nulle envie d'emmener avec lui son fils en Afrique; qu'il aimerait beaucoup mieux le placer dans quelque plantation, et qu'il la priait de vouloir bien lui en procurer la facilité, si elle le pouvait.

« Votre demande arrive fort à propos, mon cher capitaine, répondit Joséphine. Précisé-

ment nous cherchons un homme actif et intelligent pour aider le régisseur de cette plantation, et qui puisse même le remplacer au besoin. Si donc ces fonctions conviennent à monsieur votre fils, mon père sera charmé de les lui confier; je suis sûre qu'on ne saurait les remettre en meilleures mains.

— Je vous garantis sa probité, répondit le capitaine, et quant à la capacité et à l'intelligence, il n'en manque point non plus; d'ailleurs l'habileté qui lui manquerait encore, il l'acquerra facilement sous la tutelle de monsieur votre père. »

Robert obtint dont la place désirée, et dès le lendemain il y fut installé.

Lador et Zandie furent appelés et prévenus de faire leurs préparatifs de départ.

A cette nouvelle, la joie et la tristesse se combattirent dans le cœur de ces deux esclaves. D'un côté, ils étaient bien contents de retourner dans leur patrie et d'embrasser la bonne Andala; mais d'un autre côté il leur semblait bien douloureux de quitter la géné-

reuse Joséphine, de se séparer de leurs bons compatriotes Thibor et Minona.

Le moment des adieux arriva. Lador et Zandie remercièrent en pleurant de reconnaissance leur excellente maîtresse de tous ses bienfaits. Minona et son frère sanglotaient, et Joséphine elle-même avait les yeux humides.

« Adieu, leur dit-elle, mes bons amis, emportez dans votre pays les préceptes de notre sainte religion, et soyez-y toujours fidèles, afin qu'un jour nous puissions être tous réunis dans le royaume des cieux; n'oubliez jamais la sainte Vierge; c'est en son nom que je vous rends la liberté et que je vous donne les moyens de regagner votre patrie; glorifiez-la dans vos prospérités; invoquez-la dans vos afflictions, et toujours elle vous enverra du secours ou des consolations. »

CHAPITRE XII.

La fête de la convalescence.

Joséphine désirait ardemment le retour de son père; mais les mois se passèrent et M. Maurice ne revenait pas. La tendre fille en conçut une vive inquiétude. Enfin elle reçut une lettre de lui qu'elle ouvrit en tremblant, et des larmes inondèrent son visage pendant qu'elle la lisait. En voici le contenu :

« Ma chère fille, après une si longue attente, tu seras surprise de recevoir encore une lettre de moi, au lieu de me voir arriver en personne. Je me figure bien ta douleur à la lecture de ces affligeantes nouvelles au moment même où tu attendais mon heureux retour dans tes bras. Je connais trop bien ta solide piété et ta résignation aux décrets de la divine Providence pour ne pas être persuadé que tu sauras calmer ton affliction.

« Je me trouve aujourd'hui sur ma plantation de L***. Déjà depuis trois mois je me sens affecté d'un catarrhe opiniâtre. Aujourd'hui je suis alité, et mon mal est devenu si grave, que, selon toute apparence, mon dernier moment n'est plus éloigné. Aussi tu t'apercevras à mon écriture que je n'ai pu tracer ces lignes que d'une main affaiblie et tremblante.

« J'ai parcouru toutes mes plantations, et j'ai prescrit dans quelques-unes des améliorations nouvelles qui, je l'espère, en augmenteront le rapport. Mes esclaves m'ont partout

reçu comme leur père ; leurs démonstrations d'amour et d'attachement m'ont été bien sensibles ; tous ont pleuré au moment où je les ai quittés. Cela prouve que mes régisseurs ont exécuté mes ordres formels de les traiter avec douceur et humanité. Je ne puis t'exprimer, mon enfant, combien la pensée d'avoir mérité l'affection de ces êtres infortunés me console à mes derniers moments !

« Quand les biens de ce monde nous échappent, quand toutes ses gloires et ses jouissances s'évanouissent comme une vaine fumée, quand la mort avec son cortége de terreurs vient assaillir notre esprit troublé, il n'y a rien de plus précieux, de plus consolant, que la conscience d'avoir toujours fait la volonté de Dieu, dans quelque situation qu'il nous ait placés.

« J'ai dicté hier mon testament, et tu y liras mes dernières volontés. Je désirerais, ma chère Joséphine, te voir encore une fois. Hâte-toi donc de venir près de ton père mourant. Mais dans le cas où j'aurais cessé

de vivre avant ton arrivée, viens visiter ma tombe, et pense quelquefois en la voyant qu'elle renferme la dépouille mortelle d'un père qui a veillé sur ton enfance, qui a trouvé dans ton amour filial ses plus douces joies, dont tes vertus et ta piété furent la gloire et la consolation, et qui aurait sacrifié le bonheur de sa vie pour assurer le tien.

« Puissent de semblables pensées remplir ton âme en présence de mon tombeau, et que ces pensées inspirent à ton cœur bon et sensible des résolutions vertueuses! Héritière de tous mes biens, le monde t'estimera à cause de tes richesses. Mais tu connais le vide des choses de ce monde, et tu ne seras point tentée de les estimer au delà de ce qu'elles valent, et conséquemment tu ne perdras point le goût de cette vie modeste et retirée qui a suffi jusqu'à présent aux besoins de ton cœur.

« Crois-en mon expérience : moi aussi, dans ma jeunesse, j'avais cherché mon bonheur dans les plaisirs et les dissipations

bruyantes du grand monde, et je n'y ai trouvé que la sécheresse du cœur, l'ennui et le dégoût. Oui, je te l'assure, les véritables jouissances n'existent ici-bas que dans le cercle étroit de quelques amis sages et vertueux, et au sein d'une vie pieuse, retirée et modeste. Plus nos liaisons s'étendent, plus elles deviennent frivoles et sans fruit pour notre perfection. L'homme vertueux doit cultiver sans cesse ses bons sentiments et s'appliquer surtout à bien conserver ses principes religieux. Or, on les perd presque toujours en les exposant à la dissipation du monde, qui ne fait qu'éveiller et enflammer les mauvaises passions, qui noie le cœur dans l'ivresse des vains amusements, et nous ôte la paix intérieure et le salut de notre âme.

« Sache donc, ma chère fille, puiser en toi-même, dans l'intimité de quelques personnes choisies, dont la piété et les bons sentiments te seront connus, dans la pratique assidue des devoirs de la religion, dans l'exercice des œuvres de bienfaisance, dans

la lecture des bons livres et dans la contemplation des beautés de la nature, cette joie céleste et durable qui naît d'une âme pure ; et la bénédiction de Dieu sera ton plus riche trésor.

« Je crois n'avoir pas besoin de te recommander de veiller après ma mort à ce que nos esclaves soient toujours traités avec humanité. Tant que tu conserveras le bon cœur que je te connais et dont j'ai soigneusement développé les heureux penchants, ces infortunés n'auront jamais à se plaindre d'aucune dureté ni d'aucune injustice.

« J'ai reçu, il y a peu de temps, des lettres de Paris, qui m'annoncent que ton fiancé doit arriver ici incessamment. Fais-lui savoir que je l'ai béni au dernier moment de ma vie, et montre-lui cette lettre. C'est un homme d'un excellent caractère, et qui a su mériter toute mon estime. Fais tout ce qui sera en ton pouvoir pour le rendre heureux, car il en est digne. »

A la première lecture de cette lettre, Jo-

séphine éprouva une douleur inexprimable. Être sur le point de perdre le père le plus tendre et qu'elle aimait de toute son âme, cette idée effrayante la désespérait. Mais bientôt son inébranlable piété lui rendit un peu de force et l'arma d'une résignation chrétienne à la volonté de Dieu; une affliction profonde, mais calme et religieuse, vint remplacer la violente douleur du premier moment, et elle partit le même jour accompagnée de Minona, de Gabriel et du vieux Jérôme, pour se rendre à L***, où son père l'attendait. Elle sentit son cœur se serrer à mesure que le terme du voyage approchait; elle tremblait de recevoir à son arrivée la nouvelle de la mort de ce père tant aimé. Mais Dieu, qui du haut du ciel voyait et bénissait sa piété filiale, lui réservait encore des jours de bonheur.

Non-seulement M. Maurice vivait, mais il était à présent hors de danger. Une crise violente, et qui devait être décisive, avait donné à sa maladie un caractère moins inquiétant;

ses forces commençaient même à revenir; il était bien près de pouvoir quitter le lit, et tout en lui annonçait une prompte et heureuse convalescence.

Lorsque Joséphine entra dans la chambre du malade, quelle félicité pour elle de revoir son père, encore pâle, il est vrai, mais non souffrant! M. Maurice reçut sa fille chérie avec joie et tendresse, et tous les assistants en furent émus jusqu'aux larmes.

L'arrivée de Joséphine accéléra le parfait rétablissement de son père. « Ma chère enfant, lui dit-il le lendemain, j'avais cru ma fin si prochaine, que, n'espérant plus te revoir, je voulais faire venir auprès de moi deux esclaves de chacune de mes plantations pour recevoir mes derniers adieux et leur recommander l'obéissance et la fidélité envers toi, leur future maîtresse. J'envoyai donc des exprès à toutes mes plantations avec ordre de m'envoyer ici deux esclaves les plus fidèles. Je désirais surtout un nègre et une négresse qui viennent tout récemment d'être convertis

au christianisme et qui ont reçu dans le sacrement de baptême les noms de Pierre et de Jeanne. Je leur ai servi de parrain. J'ai une affection particulière pour ces deux bons serviteurs, et je ne saurais te vanter assez leurs excellentes qualités. Mais aujourd'hui que, grâce à Dieu, ma santé se raffermit de plus en plus, cette réunion devient inutile ; il faut envoyer un exprès à chaque habitation pour contremander mes ordres, afin que ces esclaves ne soient pas dérangés de leurs travaux, et je te charge de ce soin. »

Joséphine promit de s'en acquitter sans délai; mais à l'instant de faire partir les exprès, il lui vint à l'esprit un projet qui pouvait procurer une agréable surprise à son père. « Mon papa, se dit-elle, s'en rapporte à moi pour arranger cette affaire; eh bien ! je l'arrangerai de manière qu'il m'en saura gré, j'en suis sûre. » En conséquence elle n'expédia point les messagers, et les choses restèrent comme elles avaient été précédemment ordonnées.

Un matin, Joséphine et Minona se promenaient ensemble dans la plantation des cannes à sucre, lorsqu'elles aperçurent une berline de voyage se dirigeant vers l'habitation. Curieuses de savoir quelle pouvait être cette visite inattendue, elles se hâtèrent de regagner la maison. La voiture venait d'arriver à l'instant même, la portière s'ouvrit, et un jeune homme s'élança du carrosse. Quelle surprise pour la jeune Française lorsqu'elle reconnut M. Guillaume Richard, son fiancé !

Celui-ci voulut monter dans les appartements pour saluer son futur beau-père, mais Joséphine le retint en le priant de n'en rien faire. « J'ai, lui dit-elle, le projet d'offrir une petite fête à mon père, et je vous prie d'avoir la bonté de m'aider à la rendre complète. Pour cela il faudra vous tenir caché et ne vous présenter qu'après demain, jour que le médecin a fixé pour la première sortie de mon père... Oh! je vous en prie, soyez assez obligeant pour m'accorder cette petite satisfaction. »

M. Richard fit quelques objections, car il lui tardait de voir son beau-père; mais enfin il dut céder aux instances de Joséphine, et consentit à se reléguer dans une maison voisine de l'habitation, à s'y tenir pendant deux jours caché, et pour ainsi dire prisonnier sur parole.

Enfin parut le jour désiré où les médecins permirent à M. Maurice une courte promenade.

Le temps était magnifique. Au sud de l'habitation s'étendait un vaste jardin orné des plus beaux arbres et des fleurs les plus brillantes de l'Amérique. Joséphine prit le bras de son père et le conduisit dans ce jardin.

« O mon enfant, disait M. Maurice, que je me trouve bien sous ce beau ciel! il y a si longtemps que mes yeux n'avaient joui de son éclat! Que j'aime à contempler cette voûte d'azur et à respirer cette douce brise chargée de parfums délicieux! »

Au bout d'une allée de palmiers s'étendait en cercle un magnifique tapis de gazon, en-

vironné des plus grands et des plus beaux arbres de la colonie. Ces arbres, assez rapprochés, unissaient leurs branches, et, projetant leur ombre sur le boulingrin, entretenaient dans ce lieu charmant une fraîcheur douce et bien agréable en ces climats brûlés par le soleil. Quelques bancs, les uns en bois, les autres en terre recouverte d'une mousse épaisse et fine, et entourés d'arbustes brillants et de fleurs odorantes, s'élevaient çà et là entre les grands arbres et invitaient les promeneurs à s'arrêter dans ce lieu de délices; une source abondante et limpide courait en serpentant à moitié cachée sous l'herbe touffue de ses bords. Ce joli ruisseau rendait ce lieu plus frais encore, et son léger murmure engageait au repos et au sommeil. C'était là que M. Maurice aimait surtout à venir méditer ses projets d'améliorations et de bienfaisance envers ses nègres. C'était là qu'on l'allait chercher lorsqu'il se faisait trop attendre pour le repas ou qu'on avait besoin de lui parler. Il ne trouva donc pas étonnant

que sa fille le conduisît tout d'abord à cet endroit, où il serait allé lui-même à sa première sortie.

Dans sa dernière traversée de France en Amérique, M. Maurice, emmenant avec lui sa fille chérie, avait été sur le point de faire naufrage. Un vent furieux poussait avec tant de violence le navire contre une côte hérissée de rochers, que tout l'équipage se croyait perdu. Joséphine, alors, se jetant à genoux, avait imploré la protection céleste et l'intercession de la sainte Vierge, mère de notre Sauveur et la consolation de tous les affligés. Au moment où cette pieuse enfant priait, avec une inexprimable ferveur et non moins de confiance en Dieu, la bienheureuse mère de Jésus-Christ de venir au secours de son vertueux père, de tout l'équipage et d'elle-même, tout à coup le vent, changeant du sud à l'ouest, arriva le long de la côte et changea brusquement la direction du navire, qui n'était plus qu'à quelques brasses des écueils, et le ramena en pleine mer. Depuis cet évé-

nement presque miraculeux, Joséphine et son père, pénétrés d'une grande reconnaissance, avaient montré une dévotion plus grande que jamais à la sainte Vierge. Aussi, dans toutes les habitations, l'image de la Mère de Dieu, richement encadrée, ornait tous les appartements. Cette sainte image, placée dans des niches élégantes, se retrouvait sur les avenues des habitations. C'étaient des espèces de chapelles devant lesquelles ni les nègres convertis, ni les employés, ni les maîtres ne passaient jamais sans s'agenouiller et réciter quelques prières. Au bout du boulingrin, au fond de la partie droite et par conséquent hors de la portée de la vue, quand on arrivait par l'allée des palmiers, entre les deux plus beaux arbres du pourtour, s'élevait une de ces niches, plus grande et plus riche que toutes les autres; la statue, en marbre blanc, représentait la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus.

En abordant sa place favorite, M. Maurice tourna d'abord ses yeux vers la sainte image,

et il resta un instant immobile et muet de surprise. Au pied de la niche on avait dressé un autel surmonté d'un crucifix, muni de tout ce qui est nécessaire au saint sacrifice, et décoré de tous les ornements convenables. De nombreuses et longues guirlandes de fleurs, entrelacées les unes dans les autres, réunissaient ensemble l'autel et la niche, et les arbres voisins, et des perches plantées à dessein, de sorte que tout cet ensemble formait une admirable chapelle dont tous les murs étaient de feuillage et de fleurs. Une multitude de cierges allumés brillaient de toutes parts, l'encens brûlait de chaque côté de l'autel, et à droite et à gauche de la niche on lisait une inscription. Voici la première :

Au Dieu d'amour et de miséricorde,
Pour la guérison de mon père.

Voici la seconde :

Au Dieu d'amour et de miséricorde,
Pour la guérison de notre bon maître.

On ne voyait personne, on n'entendait que le zéphyr jouant dans le feuillage. M. Maurice se croyait seul avec sa fille. Il l'embrassa tendrement en la remerciant de cette surprise agréable. Un seul siége, un fauteuil de velours, avait été placé devant l'autel à une distance respectueuse ; Joséphine y conduisit son père, qui commençait à être fatigué. A peine se fut-il assis, qu'une musique harmonieuse se fit entendre derrière les murailles de fleurs, et accompagna les paroles suivantes :

Seigneur, Dieu tout-puissant, accueillez les accents
Que portent à vos pieds nos cœurs reconnaissants.
De l'ange de la mort déjà la main glacée
Sur notre bienfaiteur semblait s'être abaissée ;
Votre divin amour, sensible à nos douleurs,
A daigné compatir à nos vœux, à nos pleurs ;
Et d'un de vos regards la puissance infinie
A rendu ce bon père à sa fille chérie.
Béni soit notre Dieu ! Que nos voix et nos cœurs
S'accordent constamment pour chanter ses grandeurs.
O Dieu qui nous voyez, comblez notre espérance,
Accordez à Maurice une douce existence ;
Et que longtemps encor, par vos divins bienfaits,
Il se voie entouré des heureux qu'il a faits.

Après un court moment de silence, on vit entrer par une ouverture latérale M. l'aumônier en habits sacerdotaux. Il se dirigea vers l'autel; en même temps une vingtaine de nègres vinrent dans un religieux silence se placer derrière leur maître et leur jeune maîtresse. Les apprêts furent bientôt achevés. M. l'aumônier célébra une grand'messe, que tous les assistants écoutèrent avec une dévotion exemplaire; et puis on chanta avec non moins de piété un *Te Deum* et le *Salve Regina*, pour remercier le Seigneur d'avoir rendu la santé à M. Maurice, que tous les esclaves chérissaient comme un père.

Après le saint office, les noirs présentèrent à M. Maurice des corbeilles remplies de fleurs et de fruits, qu'ils vinrent offrir à leur maître comme un témoignage de leur joie et de leurs vœux.

Quelle surprise pour le bon maître! c'étaient les mêmes esclaves qu'il avait voulu assembler autour de son lit de mort, et parmi eux il fut charmé de reconnaître Pierre et

Jeanne, ses esclaves favoris. Il regarda sa fille d'un air de doux reproche : « Tu n'avais donc pas envoyé de contre-ordre, comme je t'en avais chargée?

— O mon père, pardonnez-moi ; c'est la seule fois que j'aie désobéi ; mais j'avais une si grande envie de vous menager une agréable surprise !

— Je t'en remercie, bonne Joséphine, que Dieu veuille récompenser ton amour filial ! » et il la pressa avec attendrissement sur son cœur paternel.

« A propos, ma fille, reprit-il, je t'ai parlé quelquefois d'un nègre et d'une négresse employés dans ma plantation d'indigo, à la Zéda, qui se sont convertis au christianisme, et dont je suis le parrain : les voici, je te les présente. Tu seras charmée de connaître Pierre et Jeanne. »

Joséphine s'approcha de ces deux vertueux esclaves, et pendant quelques instants elle s'entretint avec eux de la manière la plus affable.

En ce moment, M. Richard, sortant d'un berceau de feuillage, s'avança pour complimenter M. Maurice. Sa jeune fiancée le prit par la main et dit : « Mon cher papa, vos deux enfants vous prient en ce jour si beau et si solennel de leur donner votre bénédiction paternelle. »

Le cœur du digne vieillard ne pouvait suffire à tant d'émotions; la surprise que lui occasionnait la vue de M. Richard, son futur gendre, qu'il n'attendait pas sitôt, lui causa tant d'étonnement et de joie, qu'il se laissa aller sur un banc de mousse.

« Enfants, murmura-t-il à demi-voix, vous m'attachez trop à la vie que le bon Dieu vient de me rendre de nouveau. Que le Très-Haut, de qui vient toute bénédiction, vous bénisse et vous protége! marchez toujours dans ses voies saintes, et rendez-vous mutuellement heureux! »

Pendant cette scène touchante, Minona et son frère, que des occupations urgentes avaient jusqu'alors retenus à la maison, vin-

rent rejoindre leurs maîtres dans le jardin pour prendre part à la jubilation générale. Ils y trouvèrent encore les esclaves des diverses plantations rangés en ordre et se préparant à recommencer leurs chants d'allégresse.

En parcourant des yeux le cercle de ses compatriotes, les regards de Minona se fixèrent sur deux nègres déjà d'un certain âge. « Thibor, mon frère, dit-elle, viens, regarde, mes yeux ne se trompent-ils pas? ne sont-ce pas...? »

Thibor jeta un grand cri : « Mon père!... ma mère ; » et lui et sa sœur se précipitèrent dans les bras de Pierre et de Jeanne. On ne saurait décrire l'ivresse de leur joie; il semblait que la divine Providence eût pris plaisir à réunir toutes ses faveurs dans cette belle journée.

L'aimable Joséphine obtint facilement de son père la liberté de Minona et de toute sa famille; mais ces braves gens restèrent toujours à l'habitation, car Minona ne pouvait

se résoudre à quitter sa chère bienfaitrice. M. Maurice leur concéda le bail d'une métairie à des conditions avantageuses.

Robert, le digne fils du brave capitaine, devint l'époux de Minona. Elle et ses vertueux parents menèrent une vie très-heureuse. L'année suivante, une lettre du capitaine annonça que Lador et Zandie étaient arrivés heureusement dans leurs foyers, et qu'ils y avaient encore retrouvé la bonne Andala.

La bénédiction céleste resta dans la maison du vertueux Maurice, qui vécut encore de longues années pour le bonheur de sa famille et de tous ceux qui lui étaient subordonnés; car l'homme juste et pieux goûte dans la paix de son cœur les délices du ciel.

FIN

TABLE

CHAPITRE I. — Ils l'ont enlevé !. 1
CHAP. II. — La captivité. 13
CHAP. III. — La bonne Andala. 22
CHAP. IV. — La séparation. 35
CHAP. V. — Une caravane africaine. . . . 42
CHAP. VI. — Les nègres de la côte. . . . 51
CHAP. VII. — La vente des esclaves. . . 60
CHAP. VIII. — La traversée. 72
CHAP. IX. — Joséphine. 84
CHAP. X. — Quel bonheur de se revoir !. . 95
CHAP. XI. — Lador et Rosalie. 108
CHAP. XII. — La fête de la convalescence. . 118

Tours. — Impr. Mame.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

5 Jj 62 X

Albertine.
Alexis.
Annette.
Ancien Testament.
Auguste.
Bague trouvée.
Barq. du Pêcheur.
Benjamin.
Bramines.
Caroline.
Cent petits Contes.
Clotilde.
Colporteur (le).
Conteur allemand.
Croix de Bois.
Ecole du Hameau.
Édouard.
Elisabeth.
Emma.
Ermite mystérieux.
Étienne.
Eustache.
Famille Sismond.
Fernando.
Florestine.
Frédéric.
Geneviève.
Gustave et Eugène.
Honorine.
Hubert.
Itha.
James.
Jeune Marie (la).
Laure.
Louis l'émigré.
Louise et Elisabeth.
Marthe.
Mélanie et Lucette.
Michel et Bruno.
Mouton (le petit).
Orphelin des Alpes.
Paul et Georges.
Petite Chapelle.
Petite Mendiante.
Rossignol.
Rudolphe.
Solitaire du Carmel.
Sophie.
Théobald.
Tilleul.
Vallée d'Alméria.
Veille de Noël.
Wilfrid.

TOURS
A. MAME ET Cie
ÉDITEURS

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Glatz, Jakob,

La famille africaine ou l'esclave convertie Imité de Glatz

Tours 1858
Paed.pr. 4406
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10761611-8